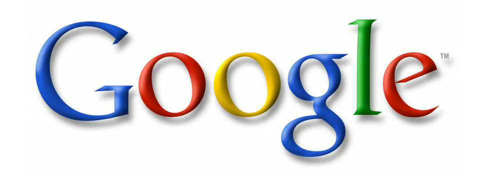



ex libris


767



GDK
Depping

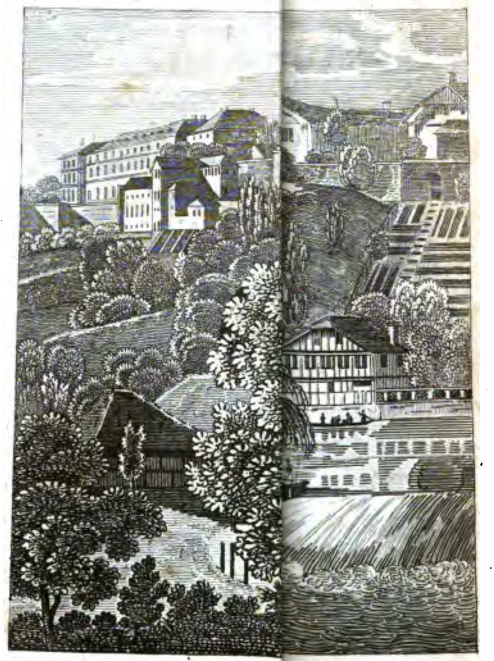
LA SUISSE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE.



PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARANCIÈRE.



LA SUISSE,

OU

ESQUISSE D'UN TABLEAU

HISTORIQUE, PITTORESQUE ET MORAL

DES CANTONS HELVÉTIQUES;

PAR G.-B. DEPPING,

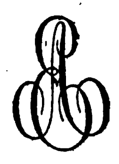
Membre de plusieurs Sociétés littéraires.

DEUXIÈME ÉDITION

Revue et augmentée.

Ornée de Costumes et de Paysages.

TOME SECOND.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION D'AL. EYMERY,

RUE MAZARINE, N° 30.

1824.

LA SUISSE.

CANTON DE SOLEURE.

SITUÉ le long de l'Aar, ce canton s'allonge dans la direction d'une chaîne des montagnes du Jura qui le traverse, et dont les principales hauteurs sont celles de Hasenmatt, Rœthe et Wild. Trois passages conduisent à travers cette chaîne : l'un des trois cols passe sur le Weissenstein et conduit à la vallée de Munster ; le second est, ainsi que l'indique le nom de Clus, un véritable défilé dont le fond est occupé par la petite rivière de Dunneren ; enfin le troisième est le col du bas Hauenstein, auprès d'Olten, et conduit à Bâle. De charmantes vallées, bordées de coteaux

propres aux pâturages, sont enfermées entre ces montagnes : telles sont le *Thal*, riche en grains, qui a plus de quatre lieues de long ; le Guldenthal, moins fertile ; la vallée de Mumliswyl, au pied du Passawang, et auprès de l'étroite vallée de Beinwyl, où un couvent domine le cours de la Lusel, qui trouve à peine entre deux rochers l'espace nécessaire à son lit ; enfin la belle et fertile vallée d'Erschwyl, à l'entrée de laquelle on observe les ruines du château de Thierstein.

La vie pastorale est celle des habitans des districts montagneux ; ils trouvent dans les troupeaux qu'ils entretiennent leur principal moyen d'existence ; ils sont à même d'exporter un assez bon nombre de bestiaux d'une belle race et une grande quantité de fromages. Cependant l'agriculture occupe aussi beaucoup de bras ; la culture de la vigne a peu d'importance dans ce pays ; si l'in-

dustrie se réduit dans le canton à peu de branches, telles que des usines, fabriques d'étoffes de coton, de bonneterie, faïence, verrerie, le commerce de transit, facilité par la navigation de l'Aar, y est assez actif, surtout depuis qu'un passage commode a été pratiqué sur le Simplon. Toute la population du canton, dont la longueur est d'environ douze lieues, consiste en quarante-huit à cinquante mille âmes. On a adopté les mœurs et le langage des Français dans les districts qui avoisinent la France. Les pasteurs des montagnes se rapprochent dans leurs usages de ceux des montagnards bernois.

Au reste ce canton, où la religion catholique est la dominante, est moins avancé dans les lumières du siècle que d'autres cantons; on y trouve beaucoup de superstition et d'ignorance, et de mauvaises institutions pour l'éducation de la jeunesse. Un auteur suisse distin-

gué, M. Glutz-Blozheim (*), attribue aux jésuites cet état défectueux. Le canton confia l'éducation à cet ordre religieux vers le milieu du dix-septième siècle. « Protecteurs des préjugés, curés actifs, et hommes du monde adroits, dit cet auteur suisse, ils agissaient en même temps comme professeurs, confesseurs, prédicateurs, amis de la maison et confidens. Leur instruction paraissait tout embrasser ; ils enseignaient la religion, le grec et le latin, la géographie, l'histoire et la rhétorique. Nos pères étaient enchantés d'entendre leurs fils parler, dans les examens publics, de l'Inde, de la Grèce, de Rome, expliquer la hauteur du pôle et les équinoxes, traduire avec facilité des passages grecs et latins, et déclamer un discours en phrases bien arrondies et

(*) *Notice sur les établissemens d'instruction publique à Soleure*, 1818.

élégamment construites. Non contens de ces exhibitions fréquentes des objets enseignés, les jésuites faisaient représenter aussi des spectacles dans lesquels les jeunes gens débitaient d'un ton compassé de grandes maximes d'état, et exprimaient leur zèle brûlant pour la religion et la morale, et leur désir de sacrifier à ces objets leur bien et leur vie. Mais ces beaux dehors ne soutenaient pas un examen sévère; c'étaient partout des exercices de mémoire; nulle part on ne voyait un savoir profond et méthodique, pas même dans les langues : en outre, ils accablaient la jeunesse d'exercices de dévotion sous toutes les formes, comme obligation, comme pénitence, comme moyen de répression. » Quoique cet ordre ne soit plus depuis long-temps à la tête de l'instruction, l'esprit de son enseignement s'est maintenu, et le gouvernement du canton sent si peu la nécessité d'améliorer

cette branche importante, qu'il a déjà pensé à rappeler les jésuites depuis qu'ils sont rentrés en Suisse.

L'influence de l'aristocratie a nui au gouvernement de Soleure, comme celle du clergé a retardé les progrès de l'instruction. Après s'être distingué dans les guerres contre la domination étrangère, Soleure avait succombé en partie à des dominateurs domestiques, à des familles patriciennes qui restreignaient beaucoup la liberté des citoyens. Heureusement le choc des événemens politiques a détruit en partie cette autorité de caste; mais les restes en subsistent encore : dans le système représentatif, qui, depuis 1814, n'est plus qu'une duperie, le peuple est à peu près exclu entièrement des affaires publiques, et le chevalier badin de Boufflers n'écrirait plus de Soleure comme il fit sous le règne de Louis XV, que le peuple fait lui-même ses lois, et « *que le So-*

leurien qu'on pend pour y avoir manqué, à le plaisir de se voir obéi par le bourreau ».Des colléges électoraux de quinze membres proposent chacun trois candidats, parmi lesquels le grand conseil en choisit un. Quand il a nommé de cette manière soixante-six membres, il en nomme encore trente-cinq à sa fantaisie; la ville de Soleure en doit fournir vingt-quatre : ce conseil nomme en outre le petit conseil et les deux avoyers. Tous les huit ans un comité de grands et petits conseillers décide si le petit conseil doit être renouvelé. L'acte de médiation avait donné au canton des lois bien plus favorables aux droits du peuple.

Environ cent quatre-vingt mille fr. de Suisse forment les revenus de l'état; dans les temps ordinaires ils surpassent de plus d'un dixième lès dépenses.

Soleure, chef-lieu du canton et siége du gouvernement, n'est pas une ville

bien bâtie; cependant elle a quelques beaux édifices. Divisée en deux parties inégales par l'Aar, rivière assez large et profonde sur laquelle passent deux ponts de bois, elle est entourée de remparts construits en marbre grossier qu'on exploite aux environs, et dont on exporte même une assez grande quantité pour d'autres cantons. Des bastions, un fossé et autres fortifications contribuent à la protection de la ville. Cependant, lorsqu'en 1794 les troupes françaises, appelées par les Vaudois, parurent devant Soleure, les habitans se hâtèrent de capituler au lieu de défendre leurs foyers sans apparence de succès. Elle avait été plus heureuse lorsqu'elle avait été assiégée par l'empereur Léopold : un débordement subit de l'Aar fit décamper alors les assiégeans; il y en eut qui faillirent périr dans les flots; ils ne durent leur salut qu'à la compassion des bourgeois. L'église col-

légiale de Saint-Ours, surmontée d'un dôme et décorée d'une façade moderne, est le principal ornement de Soleure; l'ancienne église des jésuites n'est pas située favorablement, et l'hôtel-de-ville n'a pas d'apparence; on y trouve pourtant une salle grande et belle, ainsi que quelques tableaux représentant des batailles où les Suisses se sont signalés. Ce genre de monumens est assez commun en Suisse; l'exécution en est souvent très-faible; cependant ils servent toujours à rappeler aux générations les exploits des ancêtres. L'hôtel-de-ville de Soleure abonde aussi, comme d'autres hôtels-de-ville, en portraits insignifians des *schultheiss* ou avoyers du canton; les regards du voyageur glissent rapidement sur cette quantité de figures, dont plusieurs ont appartenu à des hommes suffisans, médiocres et justement oubliés. Roll est du petit nombre de ceux qui se sont distingués à la tête

de la petite république qu'il représenta aussi à la diète helvétique pendant vingt-cinq ans, depuis 1748 jusqu'en 1773. L'avoyer Wengi a fait également l'ornement de sa patrie. Soleure a un petit arsenal assez bien fourni : on y trouve un parc d'artillerie, et trois mille mousquets : c'est ce qu'il y a de plus utile ; cinq à six cents armures bien polies, des hallebardes, des flamberges et autres objets amusent les curieux. On a eu l'idée bizarre de figurer par des hommes en bois, bordés de fer, tous les anciens cantons ; les treize mannequins sont assis autour d'une table, ayant chacun une feuille de papier blanc devant lui. Un greffier est là qui tient la plume, et un messager arrive avec une lettre : tout est immobile ; on dirait que quelque artiste satyrique a modelé la diète suisse dans son immobilité imperturbable au moment de quelque grand événement,

tel que la révolution française ou la violation du territoire suisse par les souverains alliés.

Quand on a vu la diète en bois, et les armures en fer, il ne reste à voir à Soleure que le béfroi de la place publique, la boucherie, l'hôpital, et, si l'on veut, la prison, où l'on a pris de grands soins pour empêcher les détenus de s'évader, mais presque aucun pour *allé*ger leur triste sort. La prison de Soleure mérite la plupart des reproches que Cuningham a adressés à la Suisse sur la mauvaise tenue de ses prisons.

Plus heureuse que d'autres villes suisses, qui par une rigidité outrée proscrivent le spectale, Soleure possède une salle de comédie où, à défaut d'une troupe régulière, des amateurs donnent des représentations: cette salle passe même pour une des plus belles qu'il y ait en Suisse. Soleure renferme aussi un lycée et un gymnase, avec une

faculté de théologie, une bibliothèque, un couvent de capucins; trois couvens de religieuses, situés auprès de la ville, s'occupent de l'éducation des filles.

Toute la ville est catholique. Dans les temps où les progrès rapides de la réforme religieuse avaient allumé une guerre violente entre catholiques et protestans, les bourgeois, excités par les Bernois, braquèrent une pièce de canon contre l'oratoire dans lequel étaient rassemblés les protestans. L'avoyer Wengi, animé d'un zèle qui fera toujours honneur à sa mémoire, se plaça devant l'embouchure du canon, en s'écriant : Vous verserez mon sang plutôt que de foudroyer des compatriotes. Les catholiques renoncèrent à leur projet sanguinaire, et laissèrent partir les protestans, qui ne rentrèrent plus dans une ville où leur sûreté courait d'aussi grands dangers.

Les établissemens d'industrie de cette petite ville, dont la population n'excède pas quatre mille âmes, se réduisent à quelques fabriques de cotonnades et à une manufacture de tabac. Lorsque les Français entrèrent à Soleure, en 1794, ils y trouvèrent quelques drapeaux de l'armée de Charles, duc de Bourgogne, défaite à Morat, en 1476. Malgré la capitulation, ces drapeaux furent enlevés et envoyés à Paris; j'ignore ce qu'ils sont devenus.

Soleure avait autrefois de jolies promenades sur ses remparts : après les avoir détruites on s'est aperçu qu'on avait mal fait; mais on n'a pas eu le bon esprit de réparer le dégât. Cependant il y a une très-jolie promenade le long de l'Aar, et de plus jolies encore au nord de la ville jusqu'au Weissenstein. Cette excursion offre une grande variété de sites et de beautés naturelles. A travers de jolis jardins et maisons de

campagne on arrive à l'entrée de l'ermitage de Sainte-Vérène, au pied du Jura. La dévotion a eu bon goût en faisant d'un site très-pittoresque un lieu de pèlerinage. Le chemin qui y conduit passe sur des ponts et le long d'un ruisseau d'eau limpide dont le cours est interrompu par une cascade. Vous entrez ensuite dans une petite vallée, et vous voyez au bas d'un rocher l'ermitage, habité par un solitaire, *qui* vous montre avec plaisir la chapelle taillée dans le roc, où le Vendredi-Saint les Soleuriens font en foule leurs dévotions; il fait voir le lieu où, selon la légende, Sainte-Vérène, patrone de ce lieu, s'attacha au roc aussi fermement qu'à sa vertu, pour résister au torrent qui menaçait de l'engloutir, ainsi qu'à Satan, qui, irrité de sa chasteté, s'apprêtait à l'écraser sous les blocs de rocher.

Sans être un ermitage, la maison de campagne de Waldegg a une situation

charmante au bas des montagnes. Des allées qui, au midi, font voir en perspective les campagnes de la Suisse jusqu'aux Alpes, traversent un joli bois où des bancs de gazon, placés de distance en distance, invitent au repos.

Les promenades se prolongent sur la route de Bâle, entre des maisons de plaisance et des jardins. Un bois, situé non loin de la grande route, conduit aux bains d'Attisholz, où coule la principale source d'eau minérale qu'il y ait dans le canton. Les salles de réunion, les rotondes de bal, etc., prouvent qu'en Suisse comme ailleurs on aime rétablir la santé gaîment. En gravissant une colline située au midi des bains, on jouira d'une vue qui se prolonge au-delà de l'Aar et de l'Emme jusqu'aux Alpes; la première de ces rivières baigne en écumant le pied de la colline.

Dans les belles soirées d'été, les malades ou les désœuvrés assemblés aux

eaux d'Attisholz font quelquefois, au clair de la lune, une excursion au Jura pour être à même d'y admirer le lendemain matin le lever du soleil. La société s'achemine par les prés et les villages jusqu'à la hauteur où est situé le chalet du Weissenstein, arrangé en auberge. Avant l'aurore elle se remet en route pour gravir la Rhœte. Du haut de cette montagne l'œil plonge sur la vallée qui s'étend le long du Jura, sur les sombres masses des forêts, sur le cours de l'Aar et de l'Emme, enveloppés de brouillards, enfin sur les moissons des plaines. Mais les regards se portent de préférence sur l'horizon du côté de l'orient, où les teintes de l'aurore se renforcent de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin le feu du soleil commence à percer. Dès que cet astre est levé, la société s'empresse de gravir une sommité plus élevée encore, celle de Hasenmatt, pour jouir d'un coup d'œil non moins imposant, celui du groupe

des Alpes, depuis les Grisons jusqu'au Mont-Blanc, étincelant de clarté; tandis que des lacs disséminés dans les intervalles des montagnes, et la vaste vallée qui sépare le Jura des Alpes et que couvrent d'innombrables villes, hameaux et villages entremêlés de verdure, produisent sur les spectateurs des sensations moins imposantes, mais plus variées, et par conséquent plus agréables.

En descendant l'Aar depuis Soleure, on ne trouve plus d'autre ville que celle d'Olten, qui n'a de remarquable que son église neuve, un pont couvert sur l'Aar, des fabriques de bonneterie et une tréfilerie; les faubourgs sont mieux bâtis que la ville même. Sur la droite de la rivière, la colline de Duliken porte les ruines des châteaux de nouveau et vieux Wartbourg. De l'autre côté de l'Aar et de la ville d'Olten, la source minérale de Lostorf coule au bas du château de Wartenfels. Un autre

château du voisinage; celui de Goesgen, a été détruit pendant la révolution. Les siéges de la puissance féodale abondaient autrefois dans ce canton, ainsi que dans d'autres parties de la Suisse; le temps n'en a laissé subsister que des ruines qui disparaissent aussi peu à peu.

L'intérieur du canton n'offre presque aucun lieu remarquable; mais nous trouvons à l'extrémité, du côté de Bâle, un petit district, illustre dans les fastes de la république helvétique : c'est celui de Dornek, situé sur la Birs, qui le sépare de la France. Lorsqu'à la fin du quinzième siècle l'empereur Maximilien, ayant organisé la ligue de Souabe, fit de grands efforts pour réduire les Suisses sous la domination impériale dont ils avaient secoué le joug, il envoya un corps d'armée commandé par le comte Henri de Furstenberg, contre la Suisse occidentale; tandis que lui-même, avec

le gros de son armée, contenait les cantons de l'est. Bâle n'avait pas encore eu le courage de secouer le joug impérial, et de faire cause commune avec les autres villes helvétiques. L'armée de Furstenberg n'était donc arrêtée dans sa marche que par le château fort de Dornek ou Dornach, regardé comme la clef de la Suisse occidentale. Après avoir ravagé les environs, elle mit le siége devant le château que la nature avait fortifié plus que l'art, et qui n'était défendu que par une faible garnison; mais elle était sous les ordres d'un de ces guerriers intrépides qui, dans les circonstances critiques, valent un corps de troupes: c'était Benoît Hugi, Soleurien. Sans s'effrayer d'une armée de siége forte de quatorze mille fantassins et de deux mille cavaliers, et composée de contingens de l'empire, et de mercenaires qui combattaient comme si leur honneur en dépendait, le commandant

de Dornach résolut de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Déjà les Soleuriens, déterminés à se mesurer avec les ennemis, avaient envoyé demander des secours à leurs alliés, et, sous la conduite de l'avoyer Conrad, ils se portèrent sur Lichstall. On était alors dans les plus fortes chaleurs du mois de juillet. L'armée impériale était campée dans la plaine entre Arlesheim, Dornek et Rheinach, au bord de la Birs. Furstenberg craignait si peu les Suisses, qu'il dédaignait de prendre aucune mesure de sûreté, quoiqu'un ancien bourguemestre de Bâle, tombé entre les mains des Suisses, l'eût averti par un billet de leur approche. D'autres avis s'accordaient avec cette nouvelle. Furstenberg répondit avec insouciance : « Est-ce que les Suisses tombent des nues comme la neige? Presque tout le camp partageait la sécurité du chef, et se livrait aux plai-

sirs et aux divertissemens. On se construisait des berceaux de feuillage; on jouait, on se baignait; la table des nobles était garnie de tout ce que Bâle et Strasbourg avaient pu fournir de plus exquis en mets; la présence de femmes galantes augmentait leur gaieté.

A la vue de ce camp abandonné aux dissipations, la petite troupe de Soleuriens qui avait gravi une hauteur, put à peine attendre l'arrivée des alliés pour fondre sur les impériaux. Les Bernois et les Zurichois arrivent enfin, et, à travers un bois, l'armée suisse surprend les impériaux au milieu de leurs plaisirs. On les assomme auprès des tables, au bain, dans les tentes; la confusion devient générale. Furstenberg voulant réparer par sa valeur la faute de son imprudence, dit un historien suisse, périt un des premiers. Cependant un détachement des alliés s'étant égaré dans le bois ne put appuyer assez promptement l'at-

taque; les impériaux, voyant la faiblesse du corps suisse, se rallièrent et cernèrent même les assaillans; les mercenaires de Gueldre se distinguèrent dans cette manoeuvre. Malgré leur défense désespérée, les Suisses ne peuvent soutenir long-temps leur mauvaise position, et leurs rangs s'éclaircissent de plus en plus, lorsque tout à coup des instrumens de guerre retentissent dans le lointain. Le doyen de Zug, couvert d'un manteau noir avec une croix blanche, galoppe entre les rangs des Suisses, en s'écriant: « Courage, mes alliés; vos frères de Zug et de Lucerne arrivent! »

A ces mots l'ardeur des Suisses se ranime; et la terreur s'empare des impériaux, qui apprennent en même temps que le pont de la Birs est rompu. Ils fuient en désordre, et sont poursuivis et taillés en pièces par les alliés. Une troupe d'élite vendit pourtant cher sa

mort inévitable, en se défendant avec une opiniâtreté désespérée. On poursuivit les fuyards jusqu'à la nuit tombante. Revenus sur le champ de bataille, les vainqueurs achevèrent les repas commencés par les vaincus, ramassèrent un butin considérable, entre autres des bijoux et de l'argenterie provenant des orgies des nobles; mais ce furent surtout les drapeaux et les bannières qui parurent aux chefs suisses la capture la plus importante. On vit une rixe sanglante entre un Zurichois et un Soleurien, au sujet du drapeau de la ville de Strasbourg, dont ils se contestaient la conquête; le Zurichois, couvert de sang, apporta le trophée aux chefs de l'armée, qui le lui adjugèrent.

Trois mille impériaux avaient péri dans cette bataille; les Suisses avaient perdu près de cinq cents hommes; une troupe de paysans bernois occupés à dépouiller les morts avait été massacrée

par les Suisses, qui, trompés par le patois de ces paysans, les avaient pris pour des ennemis. Le lendemain les bannières d'Uri, Underwald, Schwytz et Fribourg se joignirent à celles de leurs alliés; ils restèrent deux jours sur le champ da bataille, prêts à combattre les impériaux, s'ils revenaient. Des moines de Bâle vinrent au camp pour demander les corps de quelques comtes et chevaliers, afin de leur donner une sépulture particulière. Les Soleuriens leur refusèrent leur demande, en répondant : Que les nobles restent auprès des paysans qui ont péri avec eux.

L'armée victorieuse défila fièrement sous les murs de Bâle, où les bourgeois accoururent avec des rafraîchissemens de toute espèce. Les nobles de la ville, qui favorisaient la cause monarchique, s'indignèrent de l'intérêt que Bâle prenait au succès des alliés républicains; ils suscitèrent des troubles : mais voyant

leurs intrigues déjouées, plusieurs nobles abdiquèrent le droit de bourgeoisie, et abandonnèrent la cité (*). Quelque temps après, Bâle entra dans la confédération; la victoire de Dornek n'eut au reste d'autre effet que d'arrêter les entreprises de l'empereur contre la Suisse.

On voyait encore au commencement de ce siècle le vieux pont de la Birs qui dans la journée de Dornek avait été pris et repris; il était défendu par une tour carrée qui probablement a soutenu de rudes assauts. Un débordement de la rivière a fait écrouler cet antique monument. Non loin de là on voit un hameau et une chappelle dans laquelle sont en-

---

(*) *La bataille de Dornach*, dans *l'Almanach Helvétique pour l'année* 1813. — *Histoire de la Confédération Helvétique, depuis la mort du bourguemestre Waldmann*, par Gluz-Blozheim, tome I.

sevelis les ossemens des soldats qui ont péri lors de la bataille. L'eglise paroissiale de Dornek renferme aussi le tombeau de Maupertuis, mort en 1749, à Bâle, où il s'était retiré auprès des frères Bernouilli.

CANTON DE BÂLE.

BALE est également célèbre dans l'histoire politique et ecclésiastique, dans celle du commerce, des arts et des lettres. La ville a été long-temps une des premières de l'Europe, et le théâtre de grands événemens. Sa position sur le Rhin, à l'entrée de la France et de l'Allemagne, a dû, de tout temps, lui donner une haute importance; il paraît que sous l'empereur Valentinien, Bâle avait déjà un fort; quand les Romains perdirent leur domination, les peuples barbares préparèrent celle du

clergé, qui ne pesa guère moins sur les habitans. Les évêques de Bâle s'étaient attribué, comme ceux de Genève et de tant d'autres villes de la chrétienté, une autorité temporelle dont ils abusèrent souvent; plusieurs de ces prélats, loin d'être les pasteurs de leurs ouailles, en furent les loups; l'évêque Jean III n'est guère connu que pour avoir dévasté, avec la cruauté d'un barbare, la ville de Nidau, bel exploit d'un ministre de la religion! et, dans la série des soixante-dix-huit évêques qui se sont succédé jusqu'à la révolution française sur le siége de Bâle, on n'en cite qu'un seul, Imer, qui, au lieu de détruire, a défriché un désert (*). Mais on se tromperait si l'on croyait que le peuple bâlois n'a jamais connu ses droits. Il a exercé, au contraire, la souveraineté dans

(*) Voyez Morel, *Abrégé de l'Histoire et de la Statistique du ci-devant évêché de Bâle*, Strasbourg, 1814, in-8°.

un temps où peu de peuples étaient en possession de leurs droits. Nous en avons un document précieux ; c'est le *rôle* de 1361, contenant les statuts ou lois qui avaient été arrêtés par les habitans, et que l'évêque était chargé d'exécuter. Mais le peuple ne veilla pas toujours sur le maintien de sa souveraineté ; les évêques usurpèrent peu à peu le pouvoir législatif, et en exclurent les habitans. Ces affaires les occupèrent souvent plus que leurs devoirs spirituels ; ils n'eurent pas toujours des mœurs assez pures pour donner l'exemple à leur diocèse ; l'histoire nous a conservé un trait assez plaisant des mœurs du temps. En 1479, les religieuses du couvent de Klingerstein, dans Petit-Bâle, étaient si mal renommées pour leur conduite, que le pape chargea l'évêque et quelques notables d'informer contre le couvent : les commissaires du pape se rendirent au parloir pour leur noti-

fier la bulle de Rome; mais les religieuses firent tant de bruit que la lecture ne put avoir lieu. Elles menacèrent de mettre le feu au couvent si l'on s'avisait de réformer leur manière de vivre; et, ennuyées des représentations des notables, elles allèrent s'armer de fourches et de broches pour chasser la commission. Il fallait que le courage fût rare alors; car l'histoire ajoute qu'on n'osa plus faire de représentations aux nones, et qu'elles continuèrent de vivre à leur guise.

Long-temps auparavant la ville avait châtié avec éclat la licence des nobles. Dans des divertissemens de carnaval, des gentilshommes avaient fait avec trop de liberté la cour aux bâloises. Des bourgeois en conçurent un tel ressentiment, qu'ils les chassèrent de la ville. Les bannis engagèrent Rodolphe de Habsbourg à venger leur querelle. Rodolphe vint en effet avec une armée,

l'an 1273, mettre le siége devant Bâle; mais la nouvelle de son élection, en qualité d'empereur d'Allemagne, lui fit négliger la cause de quelques gentils-hommes. Il y eut un dominicain, nommé André, que la dissolution des mœurs du clergé indigna, et qui prêcha contre cette classe, sans épargner le pape même. Le pontife exigea qu'on lui livrât le moine; sur le refus des Bâlois il excommunia tout le diocèse, et engagea l'empereur d'Allemagne à prendre fait et cause pour lui. Ne pouvant résister à un pape et à un empereur, les Bâlois eurent le malheur ou la faiblesse de sévir contre le prédicateur; ils le mirent en prison; quelque temps après on l'y trouva étranglé; et, pour assouvir la vengeance papale, les habitans furent obligés de jeter le corps dans le Rhin. A ce prix honteux, l'excommunication prononcée contre eux fut levée.

Il se tint un concile dans Bâle en 1481 ; mais on sait que ces assemblées provoquaient, au milieu de quelques exemples de talens et de piété, le luxe, la dissolution des mœurs, le fanatisme, etc.

Dans une ville où le catholicisme avait donné lieu à tant d'excès, la réforme prêchée par Luther et Calvin dut trouver un accès facile et rapide; cependant elle s'y opéra avec une sorte de régularité; la ville se détacha de l'autorité de l'évêque; dans les campagnes une partie des habitans resta fidèle à l'ancienne doctrine et à son chef; et, comme il y eut dissidence d'opinion dans les villages, les protestans allèrent se réunir aux protestans, et les catholiques aux catholiques, pour habiter ensemble. Mais le même peuple, qui réforma si aisément sa religion, parut avoir bien plus de peine à réformer... l'horloge de la cathédrale qui devançait toujours d'une heure la course du soleil. On a

fait divers contes sur le motif de cette circonstance, qui dépendait, à ce qu'il paraît, d'un vice dans la construction du cadran solaire sur lequel on réglait l'horloge : on voulut le corriger en redressant peu à peu le cadran ; mais le peuple, qui tient quelquefois à des abus, en fut si mécontent, que les magistrats, afin de ne pas le fâcher pour si peu de chose, laissèrent le cadran comme il était, et le remirent même dans la mauvaise position où il avait été auparavant.

Ce petit abus disparut enfin avec d'autres plus importans, à une époque qui effaça, comme par enchantement, tant de restes de la barbarie antique. Il est assez curieux de remarquer qu'au même temps où l'on demandait en France les notables, Bâle, las de l'arbitraire introduit par les évêques, demanda les états, et que les évêques de Bâle attirèrent la chute de l'autorité par

la même faute que la cour de France. Au lieu de rétablir franchement le régime représentatif, on fit semblant d'être constitutionnel, tout en appelant les Autrichiens contre ceux qu'on nommait rebelles. Les troupes françaises, sous les ordres de Custine, y entrèrent de leur côté, et la plus grande partie de l'évêché fut incorporée dans le territoire français : telle fut la fin du règne des évêques. D'après la constitution de 1814, le grand conseil, qui exerce les droits de souveraineté, se compose de cent cinquante membres, dont quatre-vingt-dix sont nommés par le conseil même. Des soixante restans, la ville de Bâle seule nomme la moitié ; en sorte que les électeurs du canton sont réduits au choix de trente députés. Le grand conseil nomme aussi les vingt-cinq membres du petit conseil. Dans l'un et l'autre conseil les membres siégent leur vie durant ; ainsi

le droit d'élection est insignifiant dans ce canton.

Quant à la ville de Bâle, chef-lieu du canton de ce nom, elle a fleuri longtemps par son commerce, son université, ses artistes ; quelques-unes des grandes routes de l'Europe y aboutissaient, et encore aujourd'hui la ville profite de cette position favorable. Ses anciennes relations de commerce avec l'Allemagne, la Hollande, la France, l'Italie, ne sont pas toutes rompues ; l'horlogerie, la rubannerie, la fabrication des soieries et autres étoffes occupent l'industrie, qui serait bien plus florissante si Bâle, ainsi que d'autres villes suisses, habituées à la vieille routine, n'avait imprudemment rétabli, après l'acte de médiation, les entraves qui gênaient autrefois les métiers par les maîtrises et jurandes, et que la révolution de la fin du dix-huitième siècle avait abolies, à la grande satisfaction

du public. Une contrainte absurde est imposée à plusieurs métiers ; il n'y a que des maîtres privilégiés chez lesquels le public puisse se pourvoir de marchandises. Ces maîtres travaillent quelquefois mal, et se font payer cher ; mais, grâce à leur jurande, ils n'ont pas de concurrence à craindre : il en résulte que le public tire de l'étranger beaucoup d'objets que Bâle pourrait fabriquer tout aussi bien si les métiers étaient libres. Un professeur éclairé (*) a essayé de démontrer cette vérité d'économie publique à quelques têtes à perruque des deux Conseils. Jusqu'à présent elles n'ont pu encore s'élever à des vues aussi hautes ; il y a d'ailleurs dans le gouvernement plusieurs maîtres privilégiés à qui l'on ne persuadera ja-

---

(*) C. Bernouilli, *De l'influence nuisible des maîtrises sur l'industrie, particulièrement sur celle de Bâle*. Bâle, 1822. (En allemand.)

mais que les priviléges sont une chose nuisible. Cependant la philanthropie des citoyens travaille avec autant de zèle à Bâle qu'ailleurs, à améliorer le sort de la classe ouvrière. Cette ville, qui a produit d'excellens citoyens, tels que Iselin et autres, possède depuis plus de cinquante ans une Société d'utilité publique, qui cherche à faire autant de bien que le permettent ses moyens bornés. Elle distribue des secours aux indigens : elle a fondé une caisse d'épargnes; elle a organisé plusieurs écoles des pauvres, des écoles de chant et de dessin, et une école de dimanches pour les apprentis et garçons ouvriers; une petite bibliothèque a été également fondée pour leur instruction; enfin, elle soutient une école d'économie rurale, qu'on a établie dans le canton, à l'instar de celle de Berne.

Une *Société évangélique des missions* s'occupe à Bâle de la propagation

du christianisme sur le globe, et déjà elle a envoyé plusieurs missionnaires dans les diverses parties du monde. Les sciences naturelles sont spécialement cultivées par une société de naturalistes, qui possède un petit musée où, entre autres objets, l'on voit plusieurs fossiles trouvés dans le canton.

L'université de Bâle, réorganisée depuis peu, ne paraît plus avoir ou attirer des Erasmes, des Euler, des Bernouilli; cependant elle a eu le bon esprit d'appeler de savans professeurs allemands. Les Holbein ne décorent plus les maisons et les églises. Enée Sylvius parlait déjà en 1436 de Bâle comme d'une ville qui ne cédait point en beauté à celle de Florence. L'usage y avait introduit les peintures à fresque pour les façades et pour l'intérieur des maisons; on représentait dans les cloîtres, pour l'édification des fidèles, des danses de morts, ou des danses macchabées :

c'était un sujet pieux très en vogue. La danse qu'on voyait sur le mur du charnier des dominicains avait été peinte à l'occasion de la peste pendant le concile. Ce monument curieux ayant été entièrement dégradé, on a abattu le vieux mur sur lequel il était peint; mais il existe encore des restes d'une autre danse de morts qui se trouvait dans le voisinage de la plus fameuse.

Ce fut ce goût général pour la peinture qui y attira la famille Holbein, et qui fut le motif de l'illustration de Jean Holbein, dont quelques ouvrages se conservent encore à la bibliothèque et à l'hôtel-de-ville; cependant les bourgeois qui voulaient avoir leurs maisons décorées, ne savaient pas apprécier le talent qui les honorait de ses productions; Holbein fut obligé de se charger de travaux peu propres à faire valoir son génie; et, après avoir langui dans un état de gêne qui l'accablait, il partit

pour l'Angleterre avec une recomma dation d'Erasme, qui disait en parlan de Bâle : *Hic frigent artes* ; ici on est trop froid pour les arts.

Les lettres y ont été cultivées toujours avec honneur. Euler était bâlois, ainsi que le mathématicien Fatio. Les familles de Mérian, Huber et Iselin ont produit plusieurs savans d'un grand mérite. Isaac Iselin était en outre un citoyen éclairé et un philosophe animé du zèle du bien public. La littérature allemande s'est enrichie de quelques-uns de ses bons ouvrages, dans lesquels il a exposé, dans un style clair et facile, les idées mises en circulation par les écrivains philosophiques du dix-huitième siècle. L'habile typographe Haas avait, à Bâle, une fonderie de caractères : il avait perfectionné les presses d'imprimerie, et il avait trouvé un procédé pour imprimer des cartes géographiques en caractères mobiles. Cepen-

dant, comme il n'était pas dans la maîtrise, on empêchait cet habile homme d'avoir une imprimerie.

Bâle ne renferme pas douze mille habitans dans une enceinte qui pourrait en tenir six fois davantage. Les édifices qui rappellent son ancienne splendeur, ce sont la cathédrale gothique avec un cloître surchargé d'épitaphes; l'hôtel-de-ville où l'on montre la salle du concile, et l'université dont la bibliothèque possède beaucoup d'objets curieux, entre autres des manuscrits, des peintures de Holbein, des antiquités d'Augst, etc.

En 1356 un tremblement de terre fit écrouler une grande partie de Bâle, et une cinquantaine de châteaux des environs. Des incendies ont fait disparaître d'autres parties anciennes de la ville.

Un pont de bois, long de six cents pieds, unit les deux parties de la ville,

que sépare le Rhin. Elles sont bâties sur l'encoignure de ce fleuve qui, après avoir coulé jusqu'alors de l'est à l'ouest, y forme un coude pour couler du sud au nord. Il reçoit, avant d'entrer dans Bâle, la Birs, rivière, ou plutôt torrent fougueux qui met en mouvement des usines, des martinets, des moulins et des papeteries très-anciennes.

C'est sur le bord de la Birs, à un quart de lieue de Bâle, qu'est situé le hameau de Saint-Jacob ou Saint-Jacques, qu'on a surnommé les Thermopyles suisses. Ce surnom annonce un grand sacrifice fait par le patriotisme à la liberté et à l'indépendance nationale. En effet, lorsqu'en 1444, pendant que les Suisses combattaient l'empereur d'Allemagne, Charles VII de France envoya à son secours, vers Bâle, le dauphin avec trente mille hommes; seize cents Suisses, détachés des deux camps de Farnsboug et Zurich, osèrent se présenter devant

cette armée formidable, pour l'arrêter et même pour la repousser du territoire helvétique. En vain leurs chefs employèrent tous les moyens de persuasion pour empêcher une attaque aussi téméraire. L'animosité des Suisses fut telle que, sans rien écouter, ils fondirent d'abord sur les batteries ennemies, s'en emparèrent, traversèrent ensuite à la nage la Birs, et donnèrent l'assaut au camp retranché du dauphin. Après avoir perdu le quart de leurs troupes, ils arrivèrent à la chapelle de Saint-Jacob, et s'y défendirent en désespérés; l'incendie de la chapelle les ayant forcés enfin à la retraite, ils se frayèrent, toujours en combattant, un chemin jusqu'à la Léproserie; et après y avoir soutenu encore une attaque meurtrière, qui fit périr la plupart d'entre eux, les autres, délogés de nouveau par l'incendie de l'édifice et l'écroulement des murs que l'artillerie

avait abattus, cherchèrent la mort da les rangs ennemis.

Enée Sylvius, depuis pape Pie II, qui alors séjournait à Bâle, dit, en racontant ce combat : « Les Suisses, semblables à des lions, se jettent à travers toute l'armée, renversant et massacrant leurs vainqueurs, bien certains qu'ils ne se battent plus dans l'espoir de vaincre, mais dans le désir de venger leur défaite. Le combat dura depuis le commencement de la journée jusqu'au soir; à la fin, moins vaincus que fatigués de vaincre, les Suisses tombèrent sur d'énormes monceaux d'ennemis tués; la victoire fut triste et sanglante pour les Armagnacs (Français), et ils demeurèrent maîtres du champ de bataille, l'emportant par le nombre, et nullement par la valeur. » Onze cent trente Suisses périrent sur le champ de bataille, entourés de monceaux de cadavres; on évalue la perte de l'armée du dauphin à

plus de six mille hommes. Aussi ce prince avoua-t-il n'avoir jamais payé une victoire aussi cher (*). Quatre-vingt-dix-neuf Suisses furent trouvés étouffés dans les caveaux de l'hospice, d'où les flammes les avaient empêchés de se sauver. Les Suisses ont consigné avec soin dans leurs annales les noms des chefs, et le nombre de braves que divers cantons avaient fournis à cette élite ; quelques blessés expirèrent à Bâle; un seul, étant revenu sans blessure, termina sa vie dans l'opprobre. L'histoire n'a pas oublié non plus de remarquer qu'un noble avait accéléré l'arrivée de l'armée étrangère en Suisse, et qu'un moine lui avait montré le chemin (**). On a rétabli et inauguré en

(*) Son père, le roi Charles VII, fit frapper, après le combat de Saint-Jacob, une médaille avec cette légende : *Helvetior. contum. ac temerit. ferro frænatæ.* 1444.

(**) Voyez le récit de cette bataille dans les

1824 le monument érigé sur le champ de bataille, et, afin de rendre l'anniversaire plus solennel, on a récemment institué pour ce jour une fête de la jeunesse. Un autre monument, d'un genre unique, perpétue chez les Suisses le souvenir de Saint-Jacob; c'est une vigne plantée sur le champ de bataille: les Bâlois se rendent au printemps à ce hameau pour boire du vin rouge vendangé sur ce sol, et appelé *Sang-des-Suisses*.

En revenant de Saint-Jacob au Rhin, par le bois de Hart, on trouve auprès du confluent de l'Ergelz et du Rhin deux petits villages du nom d'*Augst* sur l'emplacement d'une ancienne colonie romaine que Munatius Plancus y fonda sous le règne d'Auguste, et qui d'après cet empereur fut nommée *Au-*

lettres d'Énée Sylvius, et dans l'*Histoire de la Confédération suisse*, par J. de Müller, tom. III.

gusta Rauracorum. C'était un boulevard que les Romains se donnaient contre les incursions des Germains sur le territoire des Rauraques, subjugués par les vainqueurs du monde. Cette ville paraît avoir été dans la suite totalement renversée par suite des invasions des Barbares. Il n'en existe plus rien que les fondemens de quelques murs : on a cru y reconnaître les restes d'une tour, d'un théâtre et d'un aquéduc. Dans les siècles précédens, on voyait encore des tronçons de colonnes, des mosaïques et d'autres antiquités ; en 1803 on a entrepris des fouilles par souscription sur l'emplacement de l'ancienne ville ; elles n'ont produit que quelques monnaies insignifiantes et des fragmens de poterie (1).

(*) *Recherches historiques sur les antiquités d'Augst, ouvrage trad. de l'allem., et augmenté de notes*, par G. Jacob-Kolb, *suivi d'une*

Ce n'ést pas le seul lieu antique du canton. On a trouvé des tombeaux très-anciens au village de Wintersingen, situé dans une combe, et remarquable par ses distilleries de kirsch : une pierre brute de dix pieds de haut, entre Courgenoi et Porentrui, rappelle le culte grossier des Celtes; le lieu où elle est élevée a eu encore de l'intérêt dans les temps postérieurs. La charrue y met quelquefois à découvert des ossemens, des débris de lances et de casques; ce qui a fait supposer à un auteur du pays (*), que César, dont le nom est resté à une colline et à un camp ancien, a défait dans ce lieu l'armée d'Arioviste. Sous un grand tilleul du voisinage se tenaient anciennement les assemblées populaires; on a un traité entre l'é-

---

Notice de M. Aubert-Parent, sur les Fouilles, etc. Reims, 1823, avec fig.

(*) Morel, dans l'*Abrégé* cité plus haut.

vêque de Bâle et le comte de Montbéliard, conclu en 1082 *sous le tilleul de Courgenoi;* et sous un chêne du voisinage étaient le carcan et la sépulture des criminels. La pierre brute dont je viens de parler, après avoir reçu les hommages des païens, a été jusqu'à nos jours le sujet de la superstition des chrétiens : les paysans passent par le trou dont elle est percée, afin de se guérir de la colique ; et telle a été la foi dans la vertu miraculeuse de la pierre, que l'intérieur en est tout usé.

Si nous remontons depuis Augst le cours de l'Ergelz et de ses affluens, nous arrivons graduellement jusqu'aux crêtes du Jura, hautes de deux mille cinq cents pieds; en effet, le sol du canton de Bâle s'exhausse peu à peu depuis les bords du Rhin jusqu'à la chaîne du Jura, qui, au midi, occupe les limites des cantons de Bâle et de Soleure, et étend ses ramifications dans

les deux pays. C'est une suite de belles terrasses qui, sur un espace de dix à douze lieues carrées, peuplées de vingt-cinq mille âmes, renferme plusieurs beautés naturelles que l'on admire dans les Alpes, de charmantes vallées, de beaux pâturages, une végétation très-vivace, des ruines de vieux châteaux assis sur les cimes des montagnes, des précipices bordés de pans immenses de rochers, des chutes d'eau, des grottes ornées de stalactites, des chalets, etc.; et, si l'on redescend dans les plaines, le spectacle de l'industrie, tout différent de la simplicité de la vie pastorale des montagnards, intéresse encore. La petite Suisse, resserrée dans le canton de Bâle, a cela de commode que, dans une seule journée, on peut se rendre des vignobles et des beaux vergers du bord du Rhin à la région des sapins, et éprouver dans quelques heures de temps la différence des climats. Cependant,

pour visiter tout ce que le canton offre d'intéressant, il faut au moins une huitaine de jours. On remonte à cet effet, comme il vient d'être dit, l'Ergelz depuis Augst. On arrive d'abord à la petite ville de Liestal, puis au village de Sissach, qu'animent une industrie et un commerce assez actifs, et qui, entouré de vignes, est situé au pied d'une montagne de *poudding* ou *fluh*, d'où l'on jouit d'une vue charmante. On conserve au musée de Bâle les fragmens fossiles d'une dent d'éléphant de 7 pieds de long, qui ont été trouvés dans cette contrée. De Gelterkinden on arrive, toujours en remontant l'Ergelz, et laissant à gauche les ruines du château fort de Farnsbourg, ancien siége d'un des plus puissans seigneurs de la Suisse, et par conséquent d'un des plus grands ennemis de la liberté du pays, on arrive, dis-je, aux roches rougeâtres, dites *Rothenfluh*, et de là au village

d'Anwyl, situé sur une hauteur au milieu des pâturages et des champs. On cite, comme une particularité de ce village, qu'il n'a ni dettes ni auberges. Mais n'y aurait-il donc en Suisse qu'un seul village sans dettes? Le défaut d'auberges paraît annoncer qu'il n'est pas fréquenté par les voyageurs, et qu'il a peu de relations avec d'autres contrées. Il est situé vers l'extrémité orientale du canton : un chemin conduit sur la montagne de Schaffmatt en Argovie. L'entrée de la vallée est dominée par le Geiss-Fluh, le Bourg-Fluh, et par le Lœtsch, mont sur lequel passe une chaussée antique, au sujet de laquelle on raconte des histoires merveilleuses : la nuit des fantômes de chevaliers y passent avec grand fracas à cheval et en carrosse. Il serait curieux de rechercher l'origine de ce conte populaire.

Pour visiter les vallées transversales qui débouchent dans celle de l'Ergelz,

il faut redescendre cette rivière, et remonter ensuite successivement les ruisseaux qui confondent leurs eaux avec les siennes. De Gelterkinden, un de ces ruisseaux nous conduit, en passant auprès de la charmante terre d'Ernthalde, à la petite vallée de Teknau, que couvre un tapis de verdure, et qu'enferment des rocs escarpés, percés de plusieurs grottes; une cascade, qui tombe dans cette vallée solitaire, interrompt par son murmure le silence qui y règne habituellement.

Sur le revers de la chaîne de collines qui forme la vallée, on en trouve une autre plus longue qui remonte depuis le cours de l'Ergelz jusqu'aux crêtes du Jura, sur la frontière du canton de Soleure. Ce n'est pas la moins pittoresque du canton : la grande route venant d'Olten, par le défilé taillé très-anciennement dans le Hauenstein y passe d'une extrémité à l'autre; la montagne

qui porte les ruines du château de Hombourg la domine. Par le mont Bolchen on peut passer à une vallée parallèle aux deux précédentes, et qui conduit à une espèce d'entonnoir au fond duquel est situé le village d'Eptingen, remarquable par ses bains d'eau minérale. De tous les côtés ce village est borné de rochers à pic qui lui dérobent la vue du soleil, excepté au milieu du jour; des chalets sont suspendus au haut de ces murs naturels; l'entrée de l'entonnoir est un défilé dominé par les ruines de quelques vieux châteaux, et arrosé dans la saison pluvieuse par une cataracte haute de quatre-vingts pieds.

En sortant de ce défilé, le cours d'un ruisseau conduit tout le long de la vallée et de nombreux villages jusqu'à Sissach.

Une dernière vallée, qui mérite d'être visitée, est celle qui, commençant sur les hauteurs des frontières du pays de

Soleure, aboutit à l'Ergelz, auprès de Liestal, et dirige une des grandes routes de Soleure. Langenbruk, à l'extrémité de la vallée du côté du midi, est le village le plus élevé du canton. On passe par un autre défilé taillé dans le roc, celui de Haut-Hauenstein, à la petite ville de Waldenbourg, tellement resserrée entre des rochers à pic, qu'elle en occupe tout l'intervalle, et qu'en fermant la porte de la ville, on ferme tout le défile. Ces rochers continuent sur la droite jusqu'à Eptingen, dont il a été question plus haut. Depuis Langenbruk jusqu'à Waldenbourg on jouit, sur une route en pente, de vues charmantes sur la partie inférieure du canton. Des vallées secondaires forment des embranchemens de la grande vallée, qui se dirige avec la route sur Liestal. Il y en a entre autres une qui renferme les bains de Bubendorf, et qui conduit à Reigolzwyl, situé au fond d'un enton-

noir, dont les bords sont couronnés de bois. Sur un des côtés de la vallée, on aperçoit les ruines du château de Wildenstein, habité par un amateur d'histoire naturelle. Les vieux châteaux abondent dans ce canton, où la féodalité s'est maintenue un peu plus long-temps que dans le centre de la confédération helvétique. Celui de Schauenbourg offre un point de vue pittoresque sur les bords du Rhin; il s'écroula au quatorzième siècle, par suite d'une secousse de tremblement de terre. On a élevé, il n'y a pas long-temps, sur les ruines, un petit belvédère dont l'emplacement est on ne peut mieux choisi. Ramstein, autre château, situé dans les montagnes, avait été cédé, par ses anciens seigneurs, à la ville de Bâle, qui, en dernier lieu, louait ou abandonnait gratuitement en don viager l'ancienne seigneurie à des bourgeois. Le dernier rejeton de la famille de Ramstein, mort

en 1459, avait été chargé plusieurs fois des fonctions honorables de pacificateur par ses concitoyens; mais son fils naturel, surnommé Pfefferhans, devint traître à la cause des confédérés; et des deux filles du dernier seigneur de Ramstein, l'une mourut parmi les filles repentantes, et l'autre en prison. Le sort de cette famille nous rappelle une descendante de la famille de Maintenon, mademoiselle Babet d'Aubigné, qui, au rapport de M. Morel, vivait en 1790, dans le village de Mallerai, de la bienfaisance du public. Son aïeul était ce Samuel d'Aubigné qui, à la révocation de l'édit de Nantes, autorisée par sa cousine, quitta sa patrie avec d'autres protestans, et alla s'établir en Suisse. Dans un autre temps, le canton de Bâle a accueilli aussi les anabaptistes persécutés à Berne. Leurs descendans se montrent citoyens aussi paisibles et laborieux que ceux des protestans français.

Dans toutes les campagnes du canton, on voit tisser de la toile; on a compté jusqu'à trois mille métiers à tisser, dont les produits mettent en circulation un capital de six à sept millions de francs.

CANTON D'ARGOVIE.

L'Aar, qui, avant de se jeter dans le Rhin, auprès du village de Coblentz, reçoit la Reuss venant du Saint-Gothard, et le Limmat sorti du lac de Zurich, donne son nom au canton qu'elle traverse. Sur sa rive gauche, se prolonge une branche des montagnes du Jura, qui ne s'élève nulle part jusqu'à trois mille pieds au-dessus de la mer. La montagne dite Wasser-fluh n'a que deux mille huit cent quatre-vingts pieds, et celle de Gisle-fluh, que deux mille sept cent dix pieds de haut. Cette

chaîne est couverte de forêts, et au nord elle s'abaisse graduellement vers le Rhin, en formant des plateaux assez considérables. Quelques élévations de la rive droite de l'Aar, qui se prolongent jusqu'au canton de Zurich, paraissent tenir par leur base calcaire à cette branche du Jura, quoiqu'elles en soient séparées d'abord par l'Aar même, puis par la Reuss et par le Limmat. Dans des temps très-anciens, ces rivières ont dû se frayer, par l'impétuosité de leur cours, un passage à travers le rempart que le Jura lui opposait. On trouve dans ces montagnes, tant en France qu'en Suisse, plusieurs exemples de passages forcés par l'irruption de eaux.

Sur la rive de l'Aar, la pente et les crêtes du Jura présentent la roche calcaire à nu, ou couverte seulement d'une couche d'argile qui renferme de la pierre à fusil : sur le revers de la chaîne, les bancs calcaires alternent avec des

couches d'argile et de marne riches en soufre et en vitriol; en quelques endroits la marne forme des couches remplies de strontianite ou de spath calcaire.

Les bancs de pierre calcaire, qui sont d'une formation plus nouvelle que le reste, et qui, par cette raison, renferment plus de pétrifications, contiennent aussi du fer en grains : des bancs de gypse, sous toutes les formes, se prolongent sur les deux pentes des montagnes, quelquefois entre le calcaire ancien et le calcaire nouveau, dont la position est fréquemment dérangée par ce voisinage; ce qui fait présumer que la précipitation du gypse a produit une sorte de révolution sur les bancs voisins. En divers endroits ce minéral prend la dureté de l'albâtre, et est susceptible d'un beau poli; c'est aux environs de ces bancs de gypse que jaillissent les sources thermales, sulfu-

reuses et salines du canton. Les dernières ne sont pas riches en sel; mais on pense qu'en les séparant de l'eau douce qui s'y mêle, et en réunissant toutes les sources salées qui se perdent inutilement, et qui portent au Rhin peut-être plus de cinq mille quintaux de sel par an, on parviendrait à les exploiter avec succès, et à suppléer en partie au défaut de sel qui règne en Suisse. Ce qui augmente cette espérance, c'est que les bancs de gypse, depuis Bex jusqu'au lac de Bienne, auprès desquels il y a des salines, paraissent se lier à ceux des bords de l'Aar.

Les vertus salutaires des sources de Bade sont connues depuis le règne des Romains, qui les désignaient sous le nom de *thermes helvétiques*; elles jaillissent sur les deux bords du Limmat, et même dans le lit de cette rivière auprès de la ville de Bade, et ont jusqu'au 37° de chaleur (thermomètre de Réau-

mur). Presque tous les habitans vivent ou profitent des bains, sans que l'emploi qu'on en fait depuis deux mille ans les enrichisse; en effet, Bade présente un aspect assez pauvre, et les bains sont la seule ressource du bourg. On y compte onze auberges et cent trente-neuf maisons particulières qui en sont pourvues; il y a en outre un grand et trois petits bains communs : le premier, situé dans une place publique, et qui n'est dérobé par un hangar à la vue des passans, que depuis quelques années, peut contenir une centaine de baigneurs; c'est un grand avantage pour les malades pauvres. Le Pogge a décrit Bade au quinzième, et Montaigne ou son valet-de-chambre au seizième siècle; au dix-huitième, un autre français, De Merveilleux, a publié les *Amusemens des bains de Bade en Suisse*, quoique les amusemens y soient clair semés. Jadis les Zurichois y déployaient un luxe qui

les dédommageait de la gêne des lois somptuaires de leurs magistrats ; c'était à Bade qu'ils étalaient leurs diamans et leurs riches étoffes.

En 1714, le maréchal de Villars, le prince Eugène et d'autres ministres plénipotentiaires y signèrent un traité de paix. Un Suisse a laissé un journal des fêtes et cérémonies de ce congrès ; on y lit, sous la date du 12 septembre : « Dans un repas que Passionei donna au corps diplomatique, on s'enivra rondement (*). » Le peuple démolit le toit pour voir la fête que donna le comte du Luc, ambassadeur de Louis XIV : on lui abandonna la desserte du banquet, où toute la vaisselle était en argent ; les plats passèrent de main en main par-dessus le toit ; mais le lende-

(*) On frappa, en commémoration du congrès de Bade, une médaille avec cette légende ingénieuse : *Has tandem ad Thermas fessus Mars abluit ensem.*

main toute la vaisselle fut fidèlement rapportée.

Les eaux de Schinznach, sur la rive droite de l'Aar, ont vingt-cinq degrés de chaleur au fond des puits : elles en perdent six à huit avant d'arriver aux bains ; aussi en augmente-t-on la température en faisant passer les tuyaux par une chaudière ; mais, dans le trajet, beaucoup de gaz doit se dissiper : elles ont néanmoins une forte odeur de soufre. Limpides au fond des puits, elles se troublent en sortant de terre. Ces eaux ont eu le sort de se perdre au quinzième siècle, par suite des débordemens de l'Aar, de reparaître en 1690 dans une île de cette rivière, et d'être portées ensuite sur la rive droite où elles sont maintenant.

Les autres sources minérales du canton, telles que Lecrau, Schwartzenberg, Niederwyl, sont froides. On voit sourdre les eaux salées en plusieurs di-

stritcs; mais c'est dans la vallée de Sulz, auprès des roches gypseuses de Butz, qu'elles abondent.

Les mines du canton fournissent une assez grande quantité de minerai de fer, qu'on vend à des usines de cantons voisins, pour ménager, dit-on, les bois du pays, ou plutôt parce qu'aucun spéculateur du canton n'a encore songé à en tirer parti. On n'a trouvé jusqu'à présent que des indices de charbon de terre; mais on exploite des tourbières.

A l'égard du climat, on remarque que les vents suivent généralement la direction du bassin de l'Aar, et que les orages même s'accommodent à cette direction; mais qu'ils sont plus souvent accompagnés de grêle sur le revers septentrional du Jura, vers le Rhin, que du côté de l'Aar. On remarque aussi des différences notables entre les rives méridionale et septentrionale de cette rivière, sous le rapport de la végétation

et de la constitution physique des animaux. Au nord, où les montagnes garantissent contre les vents du nord, la végétation est plus hâtive, et le bois plus solide, plus élastique, et d'une contexture plus délicate ; les animaux y ont une chair plus savoureuse que du côté du midi ; enfin, il y a moins de crétins et de sourds-muets au nord qu'au midi de l'Aar, où ils sont en quelque sorte indigènes.

Le grand nombre de rivières qui vont grossir le Rhin, après s'être unies à l'Aar, causent beaucoup de brouillards ; mais elles offrent l'avantage de la pêche et des communications par eau : le canton n'a qu'un seul lac, celui d'Halwyl, long de deux lieues sur une demi-lieue de large, et abondant en moules, écrevisses, en oiseaux aquatiques et en poissons, entre autres, en saumons blancs d'un goût délicat, et en anguilles ; ce lac, entouré de villages,

de bouquets d'aunes et de saules, de vergers et de prés, donne naissance à l'Aa, qui sort auprès du vieux château d'Halwyl, et va se réunir à l'Aar auprès de Lenzbourg.

Le Rhin, servant au nord de limite au canton, a plusieurs poissons, tels que le saumon qui remonte son cours et celui de ses affluens; on pêche le saumon particulièrement vers la rive droite du Rhin, attendu que le poisson choisit ce côté pour éviter les bateaux et les trains de bois qui descendent le fleuve sur le côté opposé. Cette pêche est affermée pour moins de cinquante francs par an. Elle se fait à Laufenbourg, où l'on pêche aussi la *nase*, poisson très-commun dans les rivières de Suisse. On assure qu'un habitant de Laufenbourg, qui n'a pas de quoi dîner, jette son filet dans le Rhin, et retire toujours assez de nase pour son repas.

On pêche dans l'Aar, outre le poisson,

des paillettes d'or ; mais cette espèce de pêche n'est que d'un médiocre rapport ; on a calculé que trois cent onze journées n'ont valu qu'environ vingt louis. Pour le peu d'or fourni par cette rivière, elle cause beaucoup de ravages par les altérations fréquentes de son cours sinueux et rapide, et rend la navigation dangereuse par le déplacement de ses îles et de ses bancs de sable ; le Rhin même devient redoutable aux nochers par les écueils et les blocs de granit qui hérissent son lit à Laufenbourg, où, par cette raison, il faut décharger les bateaux et les faire dériver à l'aide de câbles.

L'abondance de la marne dans les montagnes offre aux laboureurs un engrais peu coûteux ; l'agriculture est en général pratiquée avec beaucoup d'intelligence dans le canton ; les vallées ont d'excellentes prairies, les coteaux beaucoup de vignobles. Presque tous les

villages sont entourés de vergers, et beaucoup de grandes routes sont bordées d'arbres fruitiers. Une loi cantonale oblige chaque nouveau marié à planter six arbres, et à la naissance de chaque enfant deux autres arbres sur les terres communales de sa résidence. Plus de dix mille arbres se plantent chaque année en vertu de cette obligation, à laquelle sont dus aussi en partie les arbres fruitiers des grandes routes. Le dépérissement des bois a engagé l'état à en surveiller attentivement l'exploitation; lorsqu'une commune a négligé pendant deux ans l'emménagement de ses bois, malgré les avis de l'autorité, celle-ci les fait administrer pendant dix ans aux frais de la commune. Environ le cinquième ou le sixième de tout le sol du canton est planté de bois. On blâme quelques petites villes du canton de ce que, par égoïsme, elles refusent à des étrangers laborieux le droit de bour-

geoisie, et que leurs artisans se livrent à l'agriculture, en sorte que leur métier et leurs champs en souffrent à-la-fois. On trouve en effet, dans le canton plusieurs petites villes qui offrent un aspect misérable, et que surpassent en prospérité un grand nombre de villages où règnent plus de liberté et une industrie mieux entendue.

Parmi les douze villes du canton, Arau, le chef-lieu, est la plus considérable; quoique située dans une vallée, elle est à onze cent quarante pieds au-dessus du niveau de la mer; ses rues, assez larges, sont traversées par des ruisseaux d'eau vive. Sa population n'excède pas trois mille habitans. La maison du gouvernement, la bibliothèque, l'hôpital, l'école cantonnale, quelques fabriques d'indiennes, rubans de soie, coutellerie : voilà les principaux établissemens de cette petite ville. Tout récemment, des hommes instruits

se sont réunis pour faire gratuitement des cours de sciences, belles-lettres, de droit et de médecine, afin de dispenser les jeunes gens sans fortune de fréquenter les universités étrangères. Leur but est louable et patriotique; cependant des établissemens semblables doivent toujours laisser beaucoup à désirer. Arau possède aussi une société savante, divisée en cinq classes occupées de l'économie politique, de l'histoire, des sciences physiques, de l'économie domestique et des arts industriels. L'imprimerie de M. Sauerlander est une des plus actives de la Suisse, il en est sorti un grand nombre d'ouvrages, pour la plupart utiles, et rédigés dans un sens indépendant. Zschokke, ingénieux auteur allemand, établi à Arau, a beaucoup écrit pour instruire et divertir ses lecteurs suisses : plusieurs de ses ouvrages ont eu un grand succès. L'hôtel-de-ville a été bâti sur les ruines du château des comtes

de Rore, qui dominaient dans ce pays. Auprès de la ville on exploite une mine de fer.

Aucune des autres villes du canton n'a au-delà de deux mille habitans. Lenzbourg, la plus grande après le chef-lieu, est bien bâtie, propre et industrieuse; son ancien château, fondé sur le roc, et construit dans le style gothique, était autrefois très-fort; son enceinte renferme une place d'armes, un puits taillé dans le roc et profond de trois cents pieds, et une jolie promenade. Les seigneurs de Lenzbourg étaient au nombre des plus puissans de la Suisse. Ils ont fondé des villages et des abbayes; ils rendaient souvent la justice sous des chênes.

La ville est le siége d'une société de médecins argoviens, et le rendez-vous d'une société pédagogique, dont les membres s'y rassemblent des divers cantons une fois chaque année. M. Lippe

dirige à Lenzbourg une maison d'éducation dont on dit du bien.

Zofingen, autre petite ville, où l'on ne compte que dix-sept cents âmes, est pourtant remplie d'industrie : on y trouve des fabriques de toiles, rubans, soieries, velours de coton, toiles peintes, ouvrages en cuivre; elle possède des blanchisseries, une bibliothèque avec un cabinet de médailles et de dessins : on remarque, dans cette bibliothèque, des lettres de divers réformateurs suisses.

Elle se gouvernait autrefois elle-même, et avait de grands priviléges, entre autres celui de battre monnaie. L'Autriche lui avait accordé ces prérogatives pour les secours que la ville lui avait fournis dans les guerres. Il eût mieux valu pour Zofingen de secourir les Suisses, que de gagner des priviléges en combattant contre eux. Les Bernois, quand ils furent maîtres de l'Argovie, ne défendirent pas aux Zo-

fingeois de battre monnaie; mais ils ordonnèrent que les monnaies de Zofingen n'auraient cours que dans l'enceinte de cette petite cité.

La ville de Rheinfelden, ancienne forteresse, qui fut prise trois fois par les Suédois, une fois par le maréchal de Créqui, et un demi-siècle après par un autre maréchal de France, est bâtie sur le Rhin, qui y est resserré par les rochers, comme à Laufenbourg, petite ville ancienne, qui n'a de remarquable que sa jolie position et sa pêche, et que dominent les ruines du château des anciens comtes de Habsbourg-Laufenbourg. Des ruines semblables se voient à Rheinfelden; ce sont celles du château de Stein, qui fut ravagé au quinzième siècle par les alliés suisses, et démoli dans la guerre civile de 1712. Le château-fort d'Aarbourg domine par sa position élevée la rivière et la ville; c'est la principale place forte du canton, qui

y entretient un dépôt d'artillerie. La ville d'Aarbourg, située au pied de la montagne, a un martinet de cuivre et des fabriques de bonneterie : elle fait commerce de vins.

Brugg-sur-l'Aar n'a que sept cents habitans; c'est la patrie du médecin Zimmermann, à qui Frédéric demanda combien il avait tué de monde, et qui lui repondit : pas tant que votre majesté. Dans ce petit lieu il règne parmi les habitans beaucoup de goût pour l'état ecclésiastique, aussi l'appelle-t-on par plaisanterie la ville des prophètes; la société des pasteurs protestans du canton s'y réunit chaque année. Auprès de cette ville on voit les ruines du château d'Altenbourg. Zurzach est le principal lieu du culte catholique dans ce canton : le village a un chapitre avec une église, sous l'invocation de Sainte-Vérène, une des saintes de la Suisse. La légende raconte qu'elle descendit la

rivière sur une pierre meulière, depuis Soleure jusqu'à Coblentz, et qu'elle fut accueillie par un prêtre de Zurzach ; mais qu'étant tenue dans un état de sujétion, elle fut obligée d'exercer en secret sa bienfaisance : que portant un jour dans son tablier aux pauvres du pain, du vin et d'autres vivres, elle fut surprise par son maître ; mais qu'au moment où l'on visitait le tablier, les vivres se trouvèrent changés, par miracle, en un peigne et un pot à l'eau. Ces deux objets figurent dans la chapelle souterraine de l'église où est son tombeau, ainsi qu'à la prévôté du village. Charles-le-Gros fonda, en 881, une abbaye de Bénédictins en l'honneur de la sainte ; ce monastère fut dans la suite transformé en chapitre ; les pélerins et autres dévots, qui accoururent en foule au tombeau de Sainte-Vérène, donnèrent lieu à la naissance de deux foires qui se tiennent encore,

et qui durent chacune dix jours. On y fait beaucoup d'affaires en étoffes de laine et en cuirs; elles sont fréquentées par les marchands suisses, italiens, français et allemands. Il est fâcheux que la dévotion à sainte Vérène ne fasse pas vivre les catholiques de Zurzach en bon accord avec les protestans. Remarquons que Zurzach est un des plus anciens lieux du canton; c'est le *Forum Tiberii* ou bien le *Celtineum* des Romains.

Mais il y a dans l'Argovie une antiquité plus remarquable; c'est le village de Windisch, situé au-dessus du confluent de la Reuss et l'Aar, sur l'emplacement de l'ancienne Vindonissa, ville forte que fondèrent Drusus Germanicus et Tibère, pour arrêter les incursions des Germains, et qu'embellit l'empereur Vespasien. Tout le terrain de Windisch, Kœnigsfelden, Gœbisdorf et Altenbourg a été jonché des débris

de cette forteresse romaine; le second de ces villages reçoit encore l'eau par les restes d'un ancien aquéduc; on a trouvé sur cet emplacement des fragmens de statues de divinités, des médailles, surtout de Vespasien, des inscriptions, etc.; on reconnaît même auprès de Windisch les vestiges d'un amphithéâtre; récemment on y a trouvé aussi les fondemens d'une prison, et des ossemens d'éléphant. Il paraît en outre que dans cette contrée les Romains ont redressé le lit de l'Aar.

Non loin de l'ancienne *Vindonissa*, nous trouvons des ruines également importantes, mais d'une époque moins ancienne; ce sont celles du château de Habsbourg. Ceci m'engage à rappeler en peu de mots l'histoire de l'Argovie. Après la chute de l'empire romain, les Allemands et les Bourguignons se partagèrent l'Argovie comme le reste de la Suisse; le pays fut couvert de châteaux

seigneuriaux : les comtes de Windisch bâtirent sur le Wulpelsberg, au bas duquel on trouve les bains de Schinznach, le fameux château de Habsbourg, dont il subsiste encore une partie ; l'état l'entretient avec soin, et y loge un gardien chargé de signaler les incendies dans toute la contrée dominée par ce château. Ses possesseurs devinrent dans la suite les seigneurs les plus puissans de l'Argovie, et même de toute l'Helvétie. L'un d'eux, le célébre Rodolphe de Habsbourg, fut appelé, à cause de sa puissance, au trône de l'empire germanique. L'un de ses successeurs, Albert, s'étant attiré par sa cruauté et ses rapines la haine de la noblesse argovienne, fut assassiné, en 1308, par cinq gentilshommes, auprès de Windisch. Sa veuve, Elisabeth, s'en vengea par le massacre de soixante-trois nobles au château de Fahrwangen, dont les ruines sont cachées aujourd'hui sous la mousse et les

sapins de la forêt de Sarmenstorf. Ce sang innocent fut loin d'assouvir la rage de cette nouvelle Frédégonde. Tandis que les coupables étaient en fuite, elle sévissait avec fureur dans tout le pays contre les nobles, et fit périr un millier d'individus; hécatombe affreuse, qui fut immolée sans que les gouvernemens suisses fissent le moindre effort pour l'empêcher.

Le couvent de Kœnigsfelden fut bâti ensuite par cette reine féroce et par sa fille Agnès pour expier les flots de sang versé par leurs ordres. Le bien des nobles, victimes de sa rage, fut employé à cette fondation. Le maître autel fut posé à l'endroit où Albert avait expiré en présence d'une seule paysanne. Les deux reines s'y firent enterrer; deux ducs d'Autriche, battus par les Suisses dans les batailles de Morgtaren et de Sempach, y furent ensevelis après elles; les mausolées, les inscriptions, les vi-

traux, tout servit à constater la vengeance de la famille impériale. Lorsqu'en 1770, l'impératrice Marie-Thérèse demanda les corps déposés dans cet horrible monument sacré, la Suisse n'eut pas de peine à délivrer les restes de ses anciens persécuteurs.

Les cruautés d'Elisabeth n'avaient point retardé dans l'Helvétie la résistance de la liberté au joug impérial. L'Argovie, après être restée long-temps fidèle à la maison de Habsbourg, issue de ce pays, résolut pourtant à la fin de se joindre à la cause commune. Les députés des villes délibérèrent à la diète de Sursée avec les nobles sur cette affaire nationale; ceux-ci, préférant par orgueil le joug d'un prince étranger à une ligue de simples citoyens, attirèrent sur l'Argovie les armes des alliés suisses : les cantons voisins se partagèrent toute la province, malgré la résistance de quelques seigneurs, entr'autres des barons

de Halwyl, dévoués à la maison de Habsbourg, mais qui, dans la suite, embrassèrent le parti du peuple. Après avoir fait d'inutiles efforts de soumettre de nouveau l'Argovie à l'autorité impériale, la plupart des seigneurs devinrent citoyens, ou allèrent porter leur orgueil dans des pays où fleurissait encore le régime des priviléges. Cependant l'Argovie ne gagna que la paix à cet anéantissement du pouvoir des nobles; elle fut opprimée par les Bernois comme elle l'avait été par le parti impérial.

La réformation, en introduisant le goût de la liberté religieuse, inspira aussi celui de la liberté civile; cependant la main de fer du gouvernement bernois étouffa les troubles, et continua de peser sur les Argoviens, jusqu'à ce que les guerres de la révolution française délivrassent ceux-ci de leur asservissement, et fissent naître un nouveau canton sous le nom d'Argovie. Arau

fut même pour très-peu de temps le chef-lieu de la république helvétienne.

Un peu plus de la moitié du canton est protestant; le reste a conservé la religion catholique, et possède quelques couvens. Ce mélange des deux religions fait qu'aucune d'elles ne peut s'arroger cette suprématie qu'on remarque dans des cantons où l'une d'elles est la plus forte. D'après la constitution de 1814, le grand conseil doit toujours être composé de soixante-quinze membres protestans et d'autant de catholiques; la même égalité doit régner dans la composition du tribunal d'appel et du petit conseil, chargé du pouvoir exécutif, et tiré du grand conseil, sur lequel reposent les fonctions législatives. Chaque commune a un conseil communal dont les arrêtés sont exécutés par l'*amman*, son président. La faculté des élections est très-restreinte dans ce canton, et

devient insignifiante pour le peuple; le membres du grand conseil siégent douze ans de suite, abus évident de la représentation nationale; les citoyens n'en élisent que quarante-huit membres; le grand conseil en élit cinquante-deux autres; et, par une complication bizarre, les cinquante membres qui restent à nommer sont élus par un collége électoral qui se compose du petit conseil, du tribunal d'appel, et de treize membres du grand conseil tirés au sort. Encore le peuple n'élit-il pas directement les membres du grand conseil; il est réduit à proposer des candidats, dont les deux tiers doivent être pris d'entre les citoyens possédant des biens-fonds de quinze mille francs. On peut remarquer, comme une tendance à l'arbitraire, le soin qu'ont pris la plupart des constitutions suisses, d'entraver les élections directes du peuple, et de réserver au gouvernement une influence

secrète sur le choix des représentans de la nation. Il paraît que les législateurs argoviens ont eu une aversion décidée pour les élections ; car ils les ont rendues aussi rares qu'ils ont pu : ce sont non-seulement les membres du grand et du petit conseil ainsi que du tribunal d'appel, mais même ceux des conseils communaux qui siégent douze ans de suite. Les *ammans* des derniers conseils doivent être confirmés par le petit conseil ; heureusement pour le canton, il n'y a point de patriciat ou de caste aristocratique à côté de ce mauvais système électif, du moins quant à présent ; mais il serait possible que les défauts même d'une constitution encore nouvelle fissent naître ces abus.

Le canton doit toutefois à son gouvernement quelques bonnes institutions. D'anciens couvens ont été convertis en établissemens de charité ; l'instruction publique ne dépend pas ,

comme dans d'autres cantons, du clergé, mais il est surveillé par un conseil particulier ; une institution publique pour les filles a remplacé l'ancien chapitre des dames d'Olsberg : dans les écoles d'Arau, Zofingen, Lenzbourg, Brugg, Rheinfelden, les élèves sont habitués aux exercices militaires, et leurs revues deviennent de petites fêtes pour la jeunesse et les parens. La cérémonie du mai, qui se célèbre à Arau, est la principale de ces réjouissances publiques. Ce jour, la jeunesse des deux sexes, ornée de fleurs, se rend au temple, où le service divin se célèbre par des chants accompagnés de musique, et par un sermon. Les rues de la ville sont décorées de guirlandes de fleurs, et de couronnes de verdure suspendues. Un banquet en plein air réunit ensuite les membres du gouvernement, les ecclésiastiques des deux cultes, les officiers, les bourgeois et des étrangers; les

jeunes gens en uniforme font des évolutions et se livrent à des exercices gymnastiques ; des danses terminent la journée.

Les divertissemens publics sont au reste assez rares dans un canton où il y a beaucoup de simplicité dans les mœurs ; les villes y sont trop petites pour supporter les frais de spectacles, à moins que ce ne soient ceux des amateurs, comme on en voit dans plusieurs villages le long de la Reüss et du Limmat, et dans lesquels il règne peu d'art et de goût, mais beaucoup de grosse gaîté.

Les visites nocturnes des jeunes gens des campagnes, chez les villageoises, sont en vigueur dans l'Argovie comme dans d'autres cantons, et l'on assure que dans les endroits où elle règne, la cérémonie du mariage est suivie de très-près de celle du baptême. Il y a encore beaucoup de superstition chez

les paysans, surtout chez les catholiques : dans quelques endroits les noces et enterremens sont accompagnés d'usages surannés; mais d'un autre côté il n'y a pas une bien grande inégalité dans les fortunes, ni par conséquent de contraste très-frappant entre l'opulence et la misère. On compte dans tout le canton environ cent quarante-quatre mille habitans, dont plus de quinze cents israélites.

Un voyageur a trouvé une singulière coutume, ou plutôt un singulier remède employé dans une partie de l'Argovie contre les rhumatismes; c'est de placer dans le lit du malade une cage avec un couple de tourterelles. Les paysans prétendent sérieusement que la présence de ces oiseaux innocens soulage les douleurs (*).

(*) *Promenade dans une partie de l'Argovie*, dans le tome III du *Conservateur Suisse*.

CANTON DE BERNE.

Nous arrivons à un canton qui a long-temps été redoutable à ses voisins par son aristocratie, par sa domination sur les cantons voisins; domination aussi oppressive que l'avait été celle de l'Autriche. Les événemens de la révolution française ont terminé ce régime, d'autant plus insupportable qu'il s'exerçait au milieu et au nom d'une république. Cependant le canton de Berne est resté très-puissant; on l'a agrandi, en 1814, sans motif, d'une bonne partie de l'ancien évêché de Bâle; il possède une population de trois

cent vingt mille âmes, et il s'étend, aujourd'hui, depuis les frontières de l'Alsace jusqu'au Valais, sur un espace de près de cinquante lieues.

Dans cet espace, le canton réunit les beautés les plus imposantes des Alpes : au nord, son sol n'est hérissé que des ramifications peu élevées du Jura ; mais au midi une des grandes chaînes des Alpes élève ses immenses sommets, et porte des glaciers qui remplissent les vallées sur une étendue de quelques lieues. Ce ne sont, il est vrai, que les extrémités des glaciers du Valais ; cependant, au sud-est, ces masses de glaces pénètrent fort avant dans le canton, et elles forment en quelque sorte la limite du Haut-Bernois, au midi, depuis les Diablerets à l'ouest, jusqu'au Grimsel à l'est. Cette barrière gigantesque serait impénétrable, si la nature n'avait ménagé quelques passages par lesquels on arrive du Valais au haut

pays de Berne, et de là dans la région inférieure, où se rendent aussi, par de nombreuses vallées longues et étroites, les rivières et les ruisseaux qu'alimentent les immenses couches de glaces et de neiges des Alpes, sur des hauteurs de douze mille pieds; quelques pics et sommets s'élèvent encore au-dessus de cette chaîne : tels sont le Finster-Aarhorn, haut de treize mille cent soixante-seize pieds, selon Frey; *la* Vierge, douze mille huit cent soixante-douze pieds; l'Eiger, douze mille deux cent soixante-huit pieds, le Moine, douze mille deux cent soixante-six; le Schreckhorn ou pic terrible, douze mille cinq cent soixante pieds; les pics de Vietsch, douze mille cinq cents pieds. Quelques-unes de ces montagnes peuvent être revendiquées par le Valais, formant les bornes de ce pays comme de celui de Berne. D'autres pics méritent encore d'être cités, quoique

moins hauts que ces géans des Alpes : le Breithorn a onze mille six cent quatre-vingt-onze pieds d'élévation ; le Doldenhorn, onze mille deux cent quatre-vingt-sept ; le Wetterhorn, dix mille quatre cent soixante-six ; les cols même par lesquels on passe à travers cette chaîne du pays bernois au Valais, atteignent une hauteur de six à sept mille pieds ; celui qui passe sur le Ravyl, dans la vallée de Simmen, s'élève à sept mille deux cent trente-cinq pieds ; le col du Gemmi, à six mille neuf cent quatre-vingt-cinq ; et celui du Grimsel, à six mille cinq cent soixante-dix.

De toutes ces montagnes, la Vierge est celle dont l'aspect produit la plus vive impression sur le voyageur, à cause de ses formes prononcées et bien détachées, ainsi que du manteau glacé d'un blanc éclatant qui couvre ce colosse des Alpes. Les glaciers qui hérissent ses flancs l'ont fait regarder long-

temps comme inaccessible, et aucun voyageur n'avait eu l'audace d'escalader la cime de ce mont formidable, lorsque, dans l'été de 1811, les frères Meyer, d'Arau, accompagnés de trois guides, osèrent aborder la *Vierge* du côté des glaces de Lœtsch. Le glacier, au-dessus de cette vallée, se rattache à celui de Vietsch, et rejoint ceux de Lauter-Finster et d'Oberaar : ils gravirent ces hauteurs glacées, et après deux journées ils atteignirent la cime, qui n'a que douze pieds de diamètre. Il est à remarquer qu'à une élévation aussi considérable ils n'ont point éprouvé cette difficulté dans la respiration, ni cette lassitude que divers voyageurs ont éprouvées en gravissant le Mont-Blanc. On avait d'abord des doutes sur le voyage des frères Meyer; mais on s'est convaincu ensuite que cette entreprise, quelque hardie qu'elle paraisse, a été réellement exécutée.

Les chaînes de montagnes qui courent dans une direction parallèle à ce mur immense, mais qui sont situées plus au nord, n'atteignent que la hauteur de cinq à sept mille pieds; et celles qui leur succèdent, à de plus grands que tervalles, ne peuvent être regardées in- comme des collines, si on les compare à ces géans des Alpes. Cependant tout au nord le terrain se relève, et les montagnes du Jura, qui le hérissent, atteignent une hauteur d'environ cinq mille pieds. Dans cette gradation, on distingue assez facilement les roches primitives qui constituent les Hautes-Alpes, et qui sont de granit ou de gneiss, d'avec les roches de transition ou calcaire, et puis du calcaire de nouvelle formation. Dans la région basse enfin, la roche est de la qualité du grès, et remplie de débris de corps organisés, enfouis surtout dans des bancs d'argile. Les roches primitives se penchent au

sud, et sont entrecoupées en quelques endroits de bancs de quartz et autres minéraux, de filons de cristaux de roche, de feldspath, chlorite, trémolite, etc. Dans le Grindelwald, toutes les montagnes sont formées de roches primitives; d'immenses bancs perpendiculaires de granit composent le Schreckhorn; au Wetterhorn on rencontre, entre le gneiss et le calcaire superposé, du minerai de fer magnétique dans une couche argileuse qui varie de couleur, et qui renferme aussi des coquillages marins pétrifiés.

Le calcaire d'alluvion ou de formation moderne, qui succède au calcaire de transition, occupe dans le haut pays de Berne un terrain large de six à sept lieues; les couches en sont quelquefois repliées sur elles-mêmes de diverses manières, et recèlent du gypse et du soufre natif, comme les bancs de roche de grès, généralement horizontaux de

la région inférieure du canton, recèlent du charbon de terre accumulé par nids. Dans cette région, comme dans d'autres plaines de la Suisse, d'immenses blocs de roche primitive ont été dispersés çà et là, après avoir été arrachés et entraînés par quelque révolution du haut des Alpes. Les branches du Jura, qui traversent le nord du canton, sont composées de bancs de calcaire compacte qui alternent fréquemment avec des couches d'argile pleines de pétrifications, et contenant du fer globuleux. Il se trouve même parmi les débris des terrains d'alluvion, dans quelques vallées, des dents et ossemens de mammouth et d'autres grands quadrupèdes.

Il èst au reste à remarquer que les Alpes bernoises offrent moins de minéraux curieux que la partie des Alpes située plus au midi. Les cristallières du Grimsel méritent pourtant une men-

tion : on en a ouvert et exploité à diverses époques. Celle de Zinkenstock, ouverte en 1720, a fourni des cristaux du poids de plusieurs quintaux ; on en voit au musée de Berne deux masses pesant chacune plus d'un quintal. La cristallière du Sommereck, exploitée en 1807, n'en a fourni que du poids de quarante à soixante livres ; ces cristaux, assez bizarrement formés, étaient pour la plupart tout aplatis. Depuis ce temps on n'a pas fait de découvertes profitables. Le minéralogiste peut recueillir encore, dans les Alpes bernoises, de la tourmaline, de la calcédoine, du quartz feuilleté, du spath-fluor vert et blanc, de l'asbeste, de l'amiante, du bitume, du soufre et quelques autres minéraux moins rares.

Au-dessus des glaciers et des rochers inaccessibles, plane le grand aigle ; aucun oiseau ne lui dispute ces régions élevées ; chaque couple de cette grande

espèce paraît même occuper en maître une certaine étendue des montagues dont aucun autre couple ne dépasse les limites; l'oiseau royal abandonne aux autres espèces d'aigle, aux vautours et à d'autres oiseaux de proie les régions inférieures, à moins que la faim et le soin de ses petits ne le force de descendre dans le monde habité, pour y chercher une subsistance rare sur les neiges et sur les rochers déserts. On a des exemples, quoique rares, d'enfans enlevés par cet oiseau. La femme d'un tailleur, laquelle vivait encore en 1818, avait été enlevée à l'âge de trois ans, le 12 juillet 1763, pendant qu'elle dormait en plein air, par un aigle de la grande espèce. Un montagnard se trouvant entre les rochers, à quelque distance de la demeure de l'enfant, entendit des cris, alla du côté d'où ils partaient, vit s'élever un animal énorme, et trouva l'enfant tout au bord d'un

précipice, où l'oiseau l'avait déposé probablement pour le mieux saisir avec ses serres (*).

Les quadrupèdes carnassiers sont plus redoutables pour le pasteur bernois. Les ours venus des forêts et des profondes vallées du Tésin et du Valais, la loutre, le loup, le renard, causent trop souvent des ravages parmi les animaux domestiques; les chasseurs détruisent pourtant plus d'un millier de renards par an. On ne peut plus chasser le chamois sans une permission du gouvernement : cet animal léger habite encore toutes les hautes montagnes bernoises, ainsi qu'une espèce de lièvre, appelé le lièvre variable, parce que son poil blanchit en hiver. Les chasseurs trouvent aussi des sangliers dans les bois du district de Lerchenberg; mais le

---

(*) Kœnig, *Voyage dans les Alpes*. Berne, 1814.

Paysann... Paysan du Frickthal.
Knonau (Z... (Argovie)



16

cerf a disparu. La marmotte se fait des demeures sous les rochers des hautes pentes orientales et méridionales de la chaîne des Alpes; les montagnards de Lauterbrunn et Haut-Hasli rôtissent, salent ou fument la chair de cet animal: la chasse active qu'on lui fait en a réduit considérablement le nombre dans le Grindelwald. On élève maintenant à Berne de jeunes bouquetins, pour repeupler de cette race éteinte les hautes montagnes. Le lagopède habite le voisinage de la région des neiges éternelles. Une vipère noire se trouve aussi dans le haut pays. Des personnes dignes de foi prétendent avoir aperçu un animal du genre des lézards, muni seulement de deux pieds. Au commencement de ce siècle, la société d'histoire naturelle de Berne offrit en vain un prix à quiconque fournirait un individu de cette espèce inconnue.

Sous un climat refroidi par ces mon-

ceaux gigantesques de rochers, de neiges et de glaces, la végétation ne peut être d'une grande richesse ; la terre végétale manque d'ailleurs à une partie des roches qui élèvent aux nues leurs pics arides. Ces déserts suspendus ne tentent point l'avidité ou l'industrie de l'homme; mais le pasteur trouve sur les pentes des montagnes d'excellens pâturages ; le long des ruisseaux qui découlent de la tête glacée des montagnes, les prés se couvrent d'une herbe savoureuse. C'est dans le haut pays bernois qu'il faut voir le Suisse : son costume, sa manière de vivre, ses mœurs, tout y porte un caractère particulier (*). C'est dans les nombreuses vallées cachées entre les montagnes que l'on trouve encore les restes de ce caractère franc, simple, indépendant et rude, qui formait au-

(*) Voyez le *Voyage pittoresque dans l'Oberland*.

trefois les traits distinctifs des Suisses ; il y reste aussi des usages antiques et des superstitions que l'isolement des habitans favorise contre les progrès des lumières. Si la vie pastorale n'avait des plaisirs particuliers, la position des montagnards bernois serait à plaindre : ils ne jouissent en effet que d'un court été, et la plus grande partie de l'année la neige attriste leur vue ; mais les émigrations périodiques sur les montagnes pendant la belle saison, et les occupations constantes du ménage et des étables leur offrent des distractions que ne trouble aucune des passions qui agitent la grande société. Ils sont privés des charmes d'une nature douce et riante ; mais ils jouissent du spectacle imposant d'une nature belle, et quelquefois terrible dans ses effets. Ils doivent à cette nature leur subsistance, et, ce qui n'est guère d'un moindre prix, leur repos et leur liberté.

Les pins et sapins indiquent en quelque sorte la hauteur des pâturages ; le pin rouge croît à une élévation de six mille cinq cents pieds ; l'orme, le frêne et l'aune ne vont pas au-delà d'une hauteur de quatre mille deux cents pieds ; le bouleau blanc se voit quelquefois dans des positions isolées jusqu'à cinq mille deux cents pieds ; le chêne perd sa qualité vigoureuse au-dessus de trois mille quatre cents pieds. Des sapins couvrent les flancs et les plateaux des montagnes inférieures. Parmi les arbres fruitiers, le cerisier monte le plus haut : on le voit encore à une hauteur de quatre mille pieds ; mais, dans cette région, il subit l'influence du climat : son fruit devient chétif et ne mûrit qu'à la fin de l'été. Les poiriers, pommiers et pruniers éprouvent déjà cet effet à une moindre élévation. Diverses espèces de grains et légumes y résistent mieux que les fruits. On récolte encore de

l'orge et des pommes de terre à la hauteur de trois mille six cents, et même de quatre mille pieds; et les ognons, les épinards et la salade viennent à une élévation de six mille quatre cents pieds, qui ferait périr tous les arbres fruitiers. On sait que quelques plantes alpines bravent l'hiver éternel de la région des glaciers. Pour trouver la vigne, il faut descendre jusqu'à dix-huit cents pieds; elle ne monte pas au-delà; encore ne pourrait-elle réussir dans toute la partie inférieure du canton : mais les fruits y sont répandus en abondance; la culture du lin et du chanvre y prospère; et, dans quelques districts, l'agriculture est productive, quoique loin d'être suffisante pour les besoins du canton.

Si l'on veut voir l'industrie manufacturière, hors des principales villes, il faut visiter la partie de l'ancien évêché de Bâle, qui a été réunie au canton,

après avoir fait partie de l'empire français. A quel titre a-t-on gratifié le canton de Berne d'un district manufacturier qui prospérait sous le régime français? Est-ce pour nuire à l'industrie française? Ce calcul a bien pu entrer dans le plan de morcellement conçu par le congrès de Vienne. On apprend avec surprise que Saint-Imier, où est établi le bureau de garantie, exporte annuellement deux cent dix mille montres, rapportant plus de deux millions de francs, et que les communes du Val-Tramelon gagnent environ trente mille francs par la fabrication d'un tissu en crin qui sert de parure aux femmes dans divers cantons. C'est aussi dans ce pays que l'on trouve les seules usines de Berne.

Ce canton exporte tous les ans environ dix-sept mille quintaux de fromages. Dans les vallées on fabrique beaucoup de toiles : hommes et enfans

s'y livrent à la tisseranderie. Plusieurs endroits ont de grandes blanchisseries. L'abondance des merisiers et des pommiers fait que l'on fabrique une quantité considérable de cidre et de kirsch. On distille également des prunes et le marc des pommes à cidre. A Daerligen, sur le lac de Thoun, on fait des bateaux. Heimberg, à une lieue de Thoun, exporte beaucoup de poterie. Les habitans de la vallée d'Emme ont la réputation d'être de bons ouvriers pour les outils ou ustensiles en bois. Ils fabriquent des charriots, des tonneaux et cuves, des rouets, des charrues : ces ouvrages se livrent à un prix très-bas. Les charpentiers de cette vallée façonnent en bois des hangards et des maisons entières que l'on exporte et dresse ensuite à huit ou dix lieues de là. Dans le haut pays ou l'Oberland, on taille en bois des ouvrages plus fins. Il n'y a pas long-temps que deux ouvriers s'y fai-

saient une ressource du débit des vases qu'ils sculptaient en relief.

Si nous voulons parcourir au moins les lieux les plus remarquables du canton de Berne, il faut nous transporter en idée aux deux glaciers, séparés par le Zinkenstock, d'où sortent les sources de l'Aar, et suivre le cours de cette rivière à travers tout le canton, dans la direction du midi au nord. C'est à une élévation de huit mille pieds que l'Aar prend son origine. L'hospice de Grimsel, tenu par un hospitalier bernois, est le seul monument construit par la main des hommes dans ces solitudes élevées; assis sur un rocher aride, il offre un doux asile aux voyageurs, pendant les tourmentes affreuses qui sévissent quelquefois autour des glaciers, même au milieu de l'été. Voici la description que fait un voyageur suisse (*) d'une de ces scènes terribles

(*) Hirzel, *Lettres d'Eugénie*, 3e éd., 1819, t. II.

de la nature : « Quel aspect ravissant, une habitation humaine au sein de ce désert ! J'accours avec mon compagnon pour entrer dans ces murs noirs, mais hospitaliers. J'ai quitté l'été dans les prés émaillés de fleurs de l'Underwald ; sur ces montagnes je ne vois autour de moi que le triste hiver ; de nombreux torrens se précipitent dans le sombre Aar ; l'ouragan siffle entre les précipices et pousse contre les croisées de l'hospice des tourbillons de neige ; les flots s'élèvent de dessous la glace brisée du lac-sombre (*Finster-Sée*), et atteignent presque les murs de cette maison. Les brebis, qui depuis peu de jours ont gravi les montagnes pour chercher les pâturages, obéissant au cri du pâtre, gagnent le seul abri qui existe dans ce désert : un troupeau de chèvres, sautant de roche en roche et animé par le cor du chevrier, accourt vers la même demeure. Presque tous les êtres hu-

mains qui avaient été dispersés sur les montagnes, se trouvent déjà réunis autour du feu de l'hospice : voilà aussi un mineur qui, échappé aux dangers de la tempête, entre dans la chambre hospitalière, et offre aux voyageurs les cristaux qu'il a arrachés à la mine; un convoi de bêtes de somme descend du haut des rochers, se dirigeant également avec ses conducteurs vers l'asile connu : mais déjà d'épais nuages enveloppent les pics; la neige tombe, vole en abondance, et ne laisse plus rien distinguer; le sifflement des vents redouble, et l'hospice est plongé dans les ténèbres. Enfin la tourmente s'apaise, l'azur du ciel reparaît, la lune éclaire d'une lueur vacillante les pointes déchirées des rochers, et la glace brisée du lac-sombre la reflète mille fois.»

Si maintenant nous descendons le long de l'Aar dans la vallée de Haut-Hasli, nous verrons cette rivière ra-

pide, dans un désert affreux dominé par les glaciers, se précipiter de cascade en cascade, surtout auprès de Handeck, où elle se jette dans un abîme de deux cents pieds de profondeur, pendant qu'un torrent réunit sa chute à celle de l'Aar; cette rivière, que l'on traverse sur plusieurs ponts rustiques, tombe ensuite dans les gouffres souterrains du mont Kirchet, coule dans un encaissement profond, et gagne enfin, par un cours plus régulier, le lac de Brienz, après s'être grossi des eaux glacées de plusieurs torrens des vallées d'Urbach, Reichenbach, Gadmen et Gentel. La plupart de ces torrens descendent des glaciers qui dominent les vallées secondaires; le Reichenbach est remarquable par ses cascades charmantes : toutes les vallées offrent des sites pittoresques; de nombreux hameaux et chalets sont suspendus sur les flancs des montagnes que couvrent des

pâturages, principale ressource des cinq mille cinq cents habitans du Haut-Hasli.

Ces montagnards se distinguent par des formes prononcées, une constitution robuste et un air de fierté : les femmes ont le teint blanc et sont bien faites ; mais un costume peu gracieux dissimule en partie leur taille ; les filles laissent pendre leurs cheveux en tresses sur le dos. D'après une tradition qui, au reste, n'a pour garant qu'une vieille chronique en vers, conservée dans le pays, le Hasli a été peuplé au cinquième siècle par des émigrés suédois auxquels s'étaient joints des Frisons. Le pain est presque inconnu à une partie des pâtres de Hasli ; le lait de chèvres, les pommes de terre et le fromage : voilà leur nourriture habituelle. Cette vallée payait autrefois à l'empire cinquante livres par an. Un empereur, ayant besoin d'argent, mit la vallée en gage entre les

mains d'un baron de Weissenbourg, selon un odieux usage allemand qui a subsisté jusqu'à nos jours. Le baron crut pouvoir agir à l'égard du nantissement comme il lui plaisait : il haussa donc l'impôt. Les pâtres, indignés de se voir traiter avec une sorte de mépris, se soulevèrent, et marchèrent contre le château du seigneur, qui devait être attaqué d'un autre côté par les Underwaldois ; mais ceux-ci ne vinrent point, et le seigneur fut averti à temps de l'approche des paysans nantis. Il les surprit, en saisit cinquante, et les tint deux ans enfermés dans les cachots de son donjon. Leurs compatriotes s'adressèrent à Berne, et s'engagèrent à lui prêter serment de foi et hommage, à condition que Berne délivrerait les prisonniers. Toujours disposée à augmenter sa puissance, Berne ne tarda pas à trouver un prétexte d'attaquer le seigneur de Weissenbourg : les prisonniers furent

délivrés; on paya au baron la somme que lui devait l'empereur d'Allemagne; Hasli passa donc, en 1343, sous la domination bernoise, et bientôt le baron, lui-même, ne pouvant plus lutter contre les bourgeois puissans de la ville de Berne, se fit recevoir dans leur nombre.

La vallée de Gadmen, dans laquelle une route nouvelle monte au col de Susten, a été fréquemment ravagée par la chute des avalanches, et la neige la couvre depuis octobre jusqu'en mai. On voit le long des montagnes des amas d'érables que les avalanches ont arrachés et entraînés dans leur chute; un pauvre hameau a été détruit par une de ces masses de neige; cependant tel est l'attachement des Suisses à leur sol natal, qu'il fallut un ordre du gouvernement pour engager les habitans à s'établir dans une position plus sûre. Des animaux domestiques même préféraient séjourner entre les débris de l'ancien

hameau. Auprès du nouveau, une espèce de pont, consistant en trois poutres de sapin, traverse un abîme affreux. La vallée n'a aucune auberge; mais le voyageur y trouve cette hospitalité qui jadis était une des vertus des Suisses.

Meyringen, village situé au confluent de l'Aar et du Reichenbach, dans une jolie petite vallée, est encore remarquable par une belle cascade, celle de l'Alpach, qui tombe du haut d'une montagne; les villageois se sont prémunis contre les invasions de ce torrent par un mur énorme. Depuis Meyringen jusqu'à Brienz, les bords de l'Aar sont couverts de joncs et de roseaux, et ornés, du côté du midi, de charmantes cascades.

Le lac de Brienz, long de quatre lieues, et enfermé entre des montagnes de sept à huit mille pieds de haut, reçoit les eaux troubles de l'Aar, et les rend, auprès d'Interlaken, tout lim-

pides : ce bassin est comme d'autres lacs des Alpes un réservoir où les rivières déposent les matières qu'elles ont entraînées des hautes régions, et où elles modèrent leur rapidité. Le village de Brienz est situé à la droite de l'embouchure de l'Aar, ainsi que l'emplacement du village de Kienholz, où fut conclu, en 1352, la ligue entre Berne et les quatre villes dites Waldstætten. Des torrens entraînèrent dans la suite ce village jusque dans le lac.

Auprès de Brienz, le Giessbach, en tombant de roche en roche, forme une des plus belles cascades qu'il y ait dans le haut pays de Berne. Le joli village d'Iseltwald, auprès d'un îlot, offre un port pour la navigation du lac : on y pêchait autrefois, en quantité innombrable, un poisson particulier, le brienzling ; mais cette espèce paraît avoir beaucoup diminué.

A son extrémité, le lac de Brienz

reçoit la Lutchine, rivière formée de deux ruisseaux, la Lutchine blanche et la Lutchine noire, dont chacun arrose une vallée intéressante. Le premier, sorti des glaciers de Lauterbrunn, passe par une vallée de six lieues de long, et d'un petit quart de lieue de large; en quelques endroits les rochers forment des parois presque perpendiculaires: mais, ce qui excite dans cette vallée l'étonnement des voyageurs, ce sont les cascades, parmi lesquelles le Staubbach est la plus fameuse. Ce ruisseau, peu large, tombe d'une montagne dont la hauteur est évaluée à neuf cents pieds: le spectateur, placé au pied de la montagne, croirait voir sortir des nues le ruisseau qui glisse le long des rochers, et tombe dans un abîme d'où s'élève constamment un tourbillon de poussière humide. De loin cette bande brillante, flottant depuis la cime de la montagne jusqu'à son pied, ressemble à un ruban

argenté; avant midi, lorsqu'il reflète les rayons du soleil, il étincelle de lumière et de couleurs éclatantes.

Au fond de la vallée, immédiatement au-dessous des glaciers qui la dominent et la refroidissent, et dans un désert sauvage, le Schmadribach fait une chute dont le spectacle ne cède guère à celui du Staubbach. Les saillies du rocher, du haut duquel tombe ce ruisseau, brisent ses eaux, et leur donnent la blancheur du lait avant qu'elles disparaissent dans le ravin par lequel elles se rendent dans la vallée. La noire vétusté des rochers, la sombre verdure des sapins qui ont survécu à la destruction des forêts, et la teinte grisâtre des glaces, forment, avee la blancheur des filets d'eau qui ruissellent du haut des rochers, un tableau aussi singulier que frappant. De toutes parts on voit découler des eaux limpides des pentes de montagnes : malgré la rigueur habi-

tuelle du climat, il règne quelquefois dans la vallée de Lauterbrunn des chaleurs insupportables ; mais elles ne durent que quelques heures, pendant lesquelles le soleil frappe directement les rochers exposés à cet astre. Les faux-platanes y prospèrent ainsi que les sapins : en fruits il n'y a que les cerisiers qui y réussissent, et la pomme-de-terre est presque le seul végétal nourricier que cultivent les habitans, généralement pauvres et misérables. Les pâturages de la vallée ne leur appartiennent pas ; et, habitant un sol qui leur est en quelque sorte étranger, ils ne sont pas stimulés par l'amour du travail. Cependant ils n'ont point la grossièrete d'un peuple indigent ; la plupart ont formé leur esprit au service étranger, et parlent mieux qu'on ne s'y attendrait en voyant leurs misérables cabanes disséminées dans la vallée et sur les hauteurs.

Au fond de la vallée de Lauterbrunn on a plusieurs fois ouvert des mines, les unes pour en tirer du fer qui est assez abondant, les autres pour suivre les filons de plomb argentifère qui s'enfoncent entre les bancs de granit et de roche calcaire. Ces entreprises trop difficiles dans les montagnes ont toujours été abandonnées avec perte.

L'autre branche de la Lutchine traverse le Grindelwald, dont le fond est couvert de belles prairies, tandis qu'une herbe courte et savoureuse embaume les pâturages des flancs de montagnes, et que les fraises mûrissent sur le bord des glaciers qui terminent la vallée. Des bois de sapins la couvrent en plusieurs endroits; un seul pâturage, la Wengen-Alpe, porte aussi des pins dont on recueille les pommes pour les débiter comme un remède contre la phtisie. Trois mille âmes habitent le Grindelwald : il y règne plus d'indus-

trie, et par conséquent plus d'aisance que dans la vallée de Lauterbrunn : l'exportation du fromage donne aux habitans le moyen de se procurer les denrées qui leur manquent ; mais ils ne songent guère à économiser. C'est sous un glacier du fond du Grindelwald que jaillit la Lutchine noire. Depuis deux siècles ce glacier a envahi la partie inférieure des montagnes, où jadis passait une route ; ce chemin a cessé d'être praticable depuis qu'une barrière de glace l'a intercepté.

Cependant, comme ces glaciers sont si près de Berne, des voyageurs intrépides y font assez fréquemment des excursions, malgré les accidens funestes qui les avertissent d'être prudens. On raconte d'un chasseur de chamois, qu'étant tombé dans une profonde fente, des glaciers de Grindelwald, il surnagea à l'eau qui remplissait le fond de l'abîme ; et qu'ayant

conservé assez de présence d'esprit pour observer que cette eau donnait naissance à un ruisseau et s'était creusé un passage sous la glace, il suivit ce ruisseau, et arriva sur le bord du roc, du haut duquel se jetait l'eau dégelée du glacier. Sorti de cette froide prison, il s'accrocha aux pointes du rocher, et conservant toujours son intrépidité, il parvint enfin heureusement dans des lieux habités. D'autres voyageurs ne sont plus sortis vivans des abîmes où un accident les avait précipités. Le premier septembre 1821, le pasteur Mouron du canton de Vaud s'était fait conduire par un guide du Grindelwald à la fameuse *mer de glace* qui s'est formée en deux branches au-dessus du glacier inférieur, et qu'on voit briller au loin à travers la sombre verdure des sapins. Ils étaient parvenus sur le Serenberg qui sépare les deux branches de cette mer glacée, et le guide, ayant conduit le voyageur

auprès d'un gouffre que la chute des eaux avait creusé dans la glace, et dans lequel elles se précipitaient avec un grand fracas, s'écarta pour une ou deux minutes ; à son retour il ne trouva plus l'infortuné pasteur : ayant glissé sur les bords, celui-ci avait disparu dans le gouffre. Il donna l'alarme au village de Grin dewald; le pasteur avec ses paroissiens se rendit la nuit même à la mer de glace ; ils font descendre une lanterne dans le gouffre; personne ne répond. Les jours suivans, la nouvelle de l'accident étant parvenue dans le Vaud, les parens et amis du pasteur accoururent, ainsi que beaucoup d'autres personnes, pour rechercher le corps du malheureux. Un incident donna un nouvel intérêt à ces tristes recherches. Le bruit s'étant répandu que le guide avait précipité le voyageur dans le gouffre pour s'emparer de son argent, les montagnards, offensés de ce soupçon calomnieux,

se crurent obligés à découvrir la vérité. Trois fois un homme intrépide se fit descendre à l'aide d'une corde dans le gouffre; chaque fois la cataracte et le brouillard glacé qui remplissait l'abîme le forçaient de donner le signal pour remonter. La quatrième fois enfin il trouva le cadavre au fond du gouffre, l'attacha sur-le-champ à la corde et le fit hisser ainsi au niveau du sol. On trouva dans les vêtemens du malheureux pasteur l'argent et la montre; l'innocence du guide fut manifeste, et le corps du voyageur fut enseveli en présence d'une foule de monde au cimetière de Grindel-Wald.

C'est au village des Deux-Lutchines que les deux embranchemens de la vallée et les deux ruisseaux se joignent, pour ne plus former qu'une rivière et une vallée. Autrefois cette rivière débouchait dans l'Aar auprès d'Interlac-

ken; mais, dans le moyen âge, on a détourné son cours, en le dirigeant sur le lac de Brienz.

Depuis sa sortie du lac, l'Aar ne traverse qu'un court espace avant de se jeter dans celui de Thoun. Entre ces deux lacs, dans un joli vallon ombragé de noyers, est situé le village d'Interlacken, où il y avait autrefois un couvent renommé pour ses mœurs gaillardes, et où se célèbre quelquefois, en été, une fête pastorale dont madame de Stael a fait une description intéressante, et dont voici l'origine. Autrefois le château d'Unspunnen, situé dans le voisinage, était habité par des seigneurs puissans, dont les querelles sanglantes avec la maison de Zaehringue désolèrent pendant des siècles ces belles contrées. Le dernier duc de Zaehringue, et premier avoyer de Berne, en enlevant la belle Ida du château d'Unspunnen, porta au comble

(*) *De l'Allemagne*, tome I.

la haine entre les deux maisons. Lorsque l'âge eut enfin apaisé la fougue du père, son gendre, en lui présentant son petit-fils, désarma sa colère, et amena une réconciliation qui mit fin aux longues dissensions des deux familles, et rendit la paix à leurs vassaux. Depuis lors des fêtes pastorales furent célébrées annuellement par les montagnards, qui avaient assez de motifs pour se réjouir de leur repos. Mais dans la suite des temps le souvenir de l'enlèvement de la belle Ida s'est presque éteint, et ce n'est plus que de loin en loin que l'on renouvelle la fète ancienne. Il est juste d'ajouter que les paysans, loin d'être heureux depuis la réconciliation de leurs seigneurs, s'étaient vus obligés de détruire le donjon d'Unspunnen, pour n'être plus tourmentés. Dès la veille les feux de joie annoncent la fête; le lendemain les laboureurs et les pâtres se rendent avec les hallebar-

des et les bannières du vieux temps dans les prairies d'Interlaken; les magistrats sont à leur tête; les vieillards qui portent les bannières des vallées sont revêtus des costumes antiques de la Suisse. Le peuple assiste en foule aux exercices de force et d'adresse, les magistrats en décernent les prix; on se régale ensuite sous des tentes, et l'on chante des airs nationaux en honneur de la liberté des Suisses et du bonheur des pâtres.

Le lac de Thoun, le plus grand et le plus beau du canton, offre des vues imposantes et des aspects rians; il est bordé de rochers escarpés du haut desquels roule au printemps une avalanche après l'autre, de montagnes couronnées de sapins, de pâturages entremêlés de hameaux, de prés, de vignes, etc. Sur la rive septentrionale, à côté de la grotte de Saint-Béat, située sur une montagne, une caverne laisse échapper

un torrent qui, avant de mêler ses eaux à celles du lac, se précipite deux fois du haut d'un rocher. Au sud, le lac reçoit le Kander avec ses nombreux torrens, qui tous paraissent s'être creusé les profondes vallées d'où ils sortent; le Kander vient du glacier de Tschingel, et traverse d'abord la haute vallée de Gastern, avant de se diriger sur le lac. La Simme, qui par un grand détour lui apporte ses eaux, arrose une des vallées bernoises les plus pittoresques et les plus fertiles en pâturages. Le bétail y étonne par la beauté de la race : les fromages qui viennent de cette vallée sont de la meilleure espèce. Outre les bestiaux, les habitans entretiennent beaucoup de chèvres et de brebis. Ils fabriquent avec la laine de leurs troupeaux des étoffes qui s'exportent dans les diverses contrées de la Suisse, sous le nom d'étoffes du haut pays. Des bois de merisiers ombragent les collines de la vallée. La

Simme et les autres torrens abondent en truites délicieuses. Les habitans du Val-de-Simme jouissent généralement de l'aisance, et il y en a de riches. Le soin des troupeaux, qui fait leur occupation principale, leur laisse en hiver assez de loisir pour qu'ils puissent cultiver leur esprit par la lecture et par des réunions. Ils passent pour être doués de dispositions à l'éloquence et aux arts mécaniques. Mais on s'aperçoit, par l'ameublement de leurs maisons, et par la forte importation du vin et d'autres denrées, qu'ils aiment aussi les jouissances du luxe, auxquelles on est heureusement indifférent dans d'autres vallées de la Suisse.

On entre dans cette vallée, très-peuplée et longue de dix lieues, par un défilé formé par les monts Stockhorn et Niesen. On y peut visiter les eaux minérales de Weissenburg, puis le site pittoresque du village d'An-der-Lenk,

derrière lequel des rochers escarpés lèvent des crètes de glace ; et, entre ces crètes brillantes, on aperçoit le glacier appuyé contre le Rantzliberg, glacier dominé à son tour par des pics encore plus élevés. A cette hauteur, et au milieu de cimes aussi élevés, l'été se réduit à la douceur du printemps, et la chaleur y est inconnue.

En remontant le cours de la Simme, on arrive enfin aux Sept-Fontaines. Ce sont plusieurs sources qui jaillissent de la crevasse d'un rocher, en écumant et avec tant d'abondance qu'elles forment aussitôt un ruisseau qui descend des roches par quatre échelons. Ces sources de la Simme sont surmontées de la pointe aride du Séehorn, sur lequel un ravin porte un lac qui alimente probablement les sources.

Mais revenons au lac de Thoun. La petite ville de Thoun, sur la rivière d'Aar, auprès de la sortie du lac, a

quelque industrie, des écoles, un hôpital, un hospice d'orphelins et une bibliothèque. Un vieux château domine la ville. Depuis peu Thoun a une école d'artillerie. Vis-à-vis les ruines du château de Strættlingue, un bocage renferme une pierre avec cette inscription : « Ici le noble chevalier et troubadour Henri de Strættlingue chanta la joie et l'amour ». Les fastes des troubadours ne célèbrent pas beaucoup Strættlingue ; mais du moins n'est-il pas sans intérêt de savoir que les bords de l'Aar ont inspiré quelque troubadour. Au sud-ouest de Thoun, entre les collines de la base du Stockhorn, on trouve quelques petits lacs, entre autres celui d'Amsoldingen. Le village de ce nom a un château ; la reine Berthe de Bourgogne y avait fondé un chapitre noble ; en 1816, on découvrit des inscriptions romaines dans une ancienne chapelle souterraine, qui depuis

derrière lequel des rochers e
lèvent des crètes de glace ;
ces crêtes brillantes, on
glacier appuyé contre le
glacier dominé à son
encore plus élevés.
au milieu de cim
se réduit à la do
la chaleur y e

En remon , dont
on arrive e effets. Les
sont plus généralement bien
la creva rosées par un ruisseau
avec t e, sont bordées d'arcades. Il
auss faut que les maisons soient tou-
ro bien bâties ; il y en a beaucoup
de vieilles et mal construites ; cependant Berne est décorée de beaux monumens. La cathédrale gothique, appelée le *Munster* (Moutier), et surmontée d'une tour d'un travail délicat, est du même architecte qui s'est illustré par la cathédrale de Strasbourg. L'église du Saint-Esprit est bâtie dans

..e moderne; l'hospice bourgeois
..le à un palais; mais il ne sert,
.. magnificence, qu'à loger
..ourgeois infirmes, et à re-
..vres voyageurs; l'île ou
.. dont tous les appar-
..tés par précaution
..rand magasin de
..une halle et de quatre
.. sur l'autre, et utile dans
..ion où un froid glacial détruit
..equemment l'espoir de la récolte; l'hôtel des monnaies; l'hôtel-de-ville qui renferme plusieurs curiosités; la bibliothèque de la ville avec un cabinet d'histoire naturelle, possédant entre autres une collection complète des Mammifères de Suisse; l'institution académique avec un cabinet de physique et une salle de dessin, et dont dépendent aussi un observatoire, un laboratoire, et une école vétérinaire; l'école du canton, l'arsenal, la maison des orphe-

lins, etc. : voilà les principaux établissemens qui font honneur à la ville. Elle n'a d'autre salle de spectacle que celle du petit hôtel dit de musique, qui sert en même temps aux concerts et aux bals : mais en revanche Berne a plusieurs sociétés littéraires, diverses bibliothèques et de charmantes promenades ; celle de la terrasse du Moutier, plantée d'arbres, élevée de cent pieds au-dessus de la rivière et flanquée de deux tourelles, est fameuse par la belle vue dont on y jouit sur une partie du canton. Depuis plusieurs siècles Berne a des fabriques importantes d'horlogerie, soierie, cuirs, draperie, ébénisterie, toiles, etc. Ses artistes conservent aussi depuis long-temps un rang distingué ; ses dessinateurs, peintres et graveurs, ont multiplié les représentations des beaux sites et des costumes du canton.

Sous le rapport du gouvernement,

les destinées de Berne ressemblent en petit à celles de Venise; c'est l'histoire d'une domination odieuse de l'aristocratie patricienne, fondée et affermie pendant les troubles de la féodalité, renversée et anéantie par la révolution qui, à la fin du dix-huitième siècle, a réintégré les peuples dans leurs droits; puis rétablie en partie par d'autres révolutions faites en sens contraire. C'est au douzième siècle qu'un duc de Zaehringue fonda, sous la protection du fort de Nideck, une petite ville appelée Berne, dans un endroit où il avait, dit-on, tué un ours : cet animal figure depuis dans les armoiries de la république. Elle devint ville impériale, et se donna un régime municipal duquel tous les bourgeois participaient; plus tard ils en furent exclus, à l'exception de deux cents.

Pendant que la grande noblesse de la contrée opprimait et vexait la petite

et le peuple, les opprimés cherchèrent dans Berne un refuge, et ce fut dans cet asile que se prépara la vengeance des Suisses opprimés. Berne subjugua un noble après l'autre, et s'agrandit à ses dépens. Elle ne tarda pas à se rendre formidable, et attira même les armes de Rodolphe de Habsbourg en 1288; mais les talens militaires de ce seigneur suisse, devenu l'ennemi de sa patrie depuis qu'il avait fait fortune ailleurs, échouèrent contre le courage des Bernois. Les seigneurs féodaux, irrités de voir ce boulevard élevé contre leurs oppressions, et les autres villes, jalouses de la prospérité toujours croissante de la bourgeoisie, formèrent, sous les auspices de l'empereur Louis, une ligne injuste pour écraser l'objet de leur haine et de leur jalousie.

Déjà, dix-huit ans auparavant, Berne avait dispersé dans le Jammerthal une coalition formée pour sa ruine;

L'an 1339, la ligue fut plus sérieuse. La noblesse avait appelé le ban et l'arrière-ban; elle tira des secours de l'Alsace et de la Souabe; le comte de Nidau fut à la tête de la coalition; Fribourg était son quartier-général.

Une armée de dix-huit mille hommes, conduits par sept cents seigneurs féodaux et douze cents chevaliers, entra en campagne contre cinq mille Bernois, Urnois, Schwytzois et Underwaldais, qui furent renforcés par un millier d'hommes de Soleure et de Hasli. Un jeune guerrier bernois, Rodolphe d'Erlach, était au service du comte de Nidau, chef de la ligue. Celui-ci eut la générosité de le laisser partir pour combattre contre lui : Allez, lui dit-il, je ne saurais vous dédommager de ce que vous perdriez à Berne. A son arrivée, d'Erlach fut élu chef de l'armée. Il communiqua son patriotisme à tous les citoyens; les Bernois et

les troupes auxiliaires se disputèrent l'honneur de la première attaque. Tous reçurent la communion. Une croix bénite fut portée à la tête de l'armée. Auprès de Laupen, place sur la Sarine, où les Bernois avaient mis une garnison de quatre cents bourgeois choisis, et que les ennemis assiégeaient, ils attaquèrent la ligue avec une ardeur à laquelle les nobles ne purent résister. Assaillis à coup de sabres et de piques, écrasés par des quartiers de roche qu'on faisait rouler des montagnes, les ligueurs essuyèrent une défaite totale, et laissèrent quatre mille cinq cents hommes et vingt-sept bannières sur le champ de bataille. Après le carnage, les vainqueurs rendirent, sur les lieux mêmes, au ciel des actions de grâce de leur triomphe; et tous les ans, le 13 août, ils en célèbrent encore le souvenir par une fête, pendant laquelle les descendans de Rodolphe d'Erlach por-

tent en procession l'épée de leur illustre aïeul.

Heureux les Bernois, s'ils se fussent toujours contentés de défendre leur liberté ! mais la prospérité fit naître chez eux l'ambition et l'orgueil. Une charte du duc de Zaehringue avait reconnu tous les bourgeois aptes à coopérer à l'administration municipale. Les bourgeois ayant confié souvent la magistrature à des hommes de famille distinguée, avaient inspiré, sans s'en douter, de l'arrogance à ces familles, qui finirent par se considérer comme une classe privilégiée. C'est ce qui força, en 1384, la bourgeoisie, dont le bon sens perçait à travers la rudesse des moeurs du temps, à faire une nouvelle charte, qui statuait que le grand conseil, composé de deux cents membres, serait pris dans la classe des artisans, et que quatre bannerets et seize citoyens feraient ce choix. Le remède ne fut pas efficace,

lés bannerets parvinrent à s'arroger les nominations, la classe privilégiée, ou qui se crut telle, reprit le dessus, et la commune perdit peu à peu ses droits. Vingt-sept patriciens formaient alors le petit conseil, nommé par un grand conseil auquel n'étaient plus éligibles que deux cent quarante-trois familles qui accaparaient toutes les places lucratives, s'exemptaient du service militaire, s'arrogeaient les plus grands priviléges et des distinctions insultantes pour le reste des habitans : la noblesse se rendit odieuse par son luxe ; en 1470 les costumes somptueux dans lesquels plusieurs gentilshommes parurent à l'église, malgré les lois somptuaires faites par les magistrats, irritèrent le peuple, et on en bannit plusieurs de la ville pour un mois. Berne agrandit son territoire par la conquête ; et son gouvernement, oubliant que tous les Suisses avaient droit à la liberté, imposa le joug de la servi-

tude aux habitans d'Argovie et de Vaud. L'Argovie fut une dépouille du duc Frédéric d'Autriche, proscrit par l'empereur Sigismond. Le Vaud fut arraché à la Savoie dans les guerres de Genève.

Vers le milieu du dix-septième siècle, les campagnes se soulevèrent contre les vexations des patriciens bernois; ceux-ci firent quelques faibles concessions, et la paix fut rétablie. Cependant la bourgeoisie, se rappelant ses anciennes chartes, osa en réclamer l'exécution; le patriciat exila les citoyens assez hardis pour invoquer les chartes, et confisqua leurs biens. L'un d'eux, le capitaine Henzi, homme ardent et ami de sa patrie, ayant obtenu la permission d'y rentrer, résolut, en 1749, de l'affranchir des usurpations des patriciens; une soixantaine de Bernois entrèrent dans ses projets; mais ce complot fut découvert au moment d'éclater. Le gouvernement répandit le

bruit, ou arracha aux accusés, par la torture, l'aveu qu'ils avaient voulu massacrer les membres du gouvernement et piller la ville. Renzi et deux conjurés furent mis à mort, les autres furent exilés, et les patriciens, plus forts que jamais, continuèrent de se regarder comme étant nés pour être les maîtres de leurs concitoyens. On les vit mendier des titres et des rubans d'ordres auprès des princes étrangers, au point que ceux qui n'en avaient pas, crurent devoir proposer une loi qui défendait de faire valoir ces faveurs étrangères. Quelque temps avant la révolution, deux avoyers appartenant aux familles Sinner et Steiger, furent assez ridicules pour imaginer un projet de loi portant qu'il serait permis à toutes les familles patriciennes de poser la particule *de*, devant leur nom. Telle était la vanité de ce patriciat, qui voulait s'ériger en petite noblesse, et qui ne s'attira que

la haine des Suisses éclairés et patriotes.

Cependant lorsqu'en 1798 les troupes françaises, ayant affranchi le pays de Vaud, marchèrent contre le foyer de l'aristocratie suisse, les Bernois abandonnés à eux-mêmes résistèrent à l'armée républicaine, qui prétendait n'en vouloir qu'aux oligarques; un d'Erlach les commandait comme dans la journée de Laupen; mais ce n'était plus la cause de la liberté et du peuple qu'ils défendaient : aussi, malgré une défense intrépide de leur territoire, ils le virent envahi; après avoir pendant des siècles régné en despote sur une partie de la Suisse, Berne se vit délaissée par tous les Suisses, et fut obligée de capituler, de recevoir (le 5 mars 1798) les Français, et de renoncer à sa domination et à son patriciat. L'opiniâtre avoyer Steiger, entiché des préjugés de la caste patricienne, avait mieux

aimé tout risquer que de faire des concessions; pour prix de son obstination aveugle, il fut obligé de se sauver en Allemagne; il revint à la suite des troupes autrichiennes, mais obligé de fuir une seconde fois, il mourut dans l'étranger; on lui a érigé pourtant un monument au moutier de Berne. C'est probablement l'œuvre des autres patriciens : la patrie ne devait sûrement pas de monument à cet homme qui n'avait voulu que le triomphe de son parti, et qui en avait hâté la chute par son exagération.

Dès qu'en 1813 les événemens annulèrent l'acte de médiation, on vit aussi les patriciens ressaisir une partie de leurs vieux priviléges, et accaparer une bonne part dans le gouvernement. Ils organisèrent un grand conseil de deux cents membres citadins, auxquels ils joignirent seulement quatre-vingt-dix-neuf députés des districts du canton;

T. II.

245.

encore ces quatre-vingt-dix-neuf députés ne sont-ils pas élus par le peuple, mais en partie par des colléges électoraux entièrement soumis aux fonctionnaires publics, et en partie par le grand conseil même. Pour être éligible, il faut avoir des biens-fonds de dix mille livres, ou une grande fabrique, ou une place civile ou militaire du gouvernement. Le grand conseil nomme le petit, composé de vingt-sept membres, et présidé par deux avoyers.

On siége dans le grand et dans le petit conseil à-peu-près toute la vie. Cependant, pour laisser une apparence de renouvellement, l'aristocratie a imaginé de faire confirmer chaque année les membres du grand conseil, non pas par les électeurs, mais par une commission composée de seize membres du grand conseil, et des quatre plus anciens du petit. Cette commission a en outre le pouvoir de suspendre, et

même d'éliminer un membre. L'*Almanach Helvétique*, pour l'année 1821, appelle cela une institution vraiment républicaine; j'ose soutenir que c'est une invention perfide de l'aristocratie, qui, par ce moyen, s'est réservé la faculté de rejeter les membres qui annonceraient des sentimens et des opinions trop populaires, et qui oseraient contrarier la marche ténébreuse des oligarques. Tout le pouvoir judiciaire est également entre les mains de ces hommes; car le tribunal d'appel et de cassation se compose de membres du grand conseil : à plus forte raison les tribunaux inférieurs sont-ils dans leur dépendance.

En 1823 ils se sont en quelque sorte emparés du privilége de l'instruction publique; ressuscitant une injuste ordonnance du vieux régime, ils ont exclus des études du collége de Berne les fils de parens qui ne sont pas bour-

geois d'une ville; apparemment ils craignent que le peuple des campagnes ne s'éclaire, et ne voie les petites intrigues des patriciens dans leur vrai jour.

Tout ce qui reste de liberté au peuple consiste dans les institutions municipales et communales que l'on a bien voulu laisser aux communes qui les possédent d'ancienne date : quant à celles qui n'en avaient point, l'aristocratie n'a pas été assez généreuse de leur en donner de semblables: elle leur a fait un régime municipal, où elle a la haute main, par le moyen des fonctionnaires publics. En un mot, la constitution faite par l'aristocratie bernoise, à la suite du congrès de Vienne, a dépouillé la masse des habitans de la plupart des droits qu'ils avaient recouvrés pendant la révolution de France et de Suisse.

Les préjugés et les abus des grands gouvernemens monarchiques se re-

trouvent dans le petit gouvernement des bords de l'Aar. Les statuts gothiques des maîtrises et jurandes trouvent encore des défenseurs dans les conseils bernois. Cet état a des douanes comme l'Angleterre et la France; quelques intrigues du prosélitisme l'ont engagé à faire une loi d'intolérance contre les catholiques, qui, dans toute la partie protestante du canton, ne peuvent se réunir en communauté, qu'à Berne même, c'est-à-dire sous les yeux des patriciens; encore cette permission ne durera, suivant l'ordonnance de 1823, qu'*autant de temps qu'il n'en résultera ni abus, ni conséquences fâcheuses*. Ils ne pourront point sonner les cloches, et leur comité ou collége de 8 anciens sera nommé par le conseil ecclésiastique du canton, c'est-à-dire par les protestans.

Quelques familles bernoises, telles que les May, les Tillier, les Mülinen,

les Tscharner, les Steiger, les Sinner, ont produit des hommes qui se sont distingués dans les armes et dans la magistrature. Un May a écrit l'histoire militaire des Suisses ; un Tscharner s'est fait l'historien de la confédération; un autre, celui de Berne ; un Tillier s'est élevé au rang de feld-maréchal autrichien. Aucune famille n'a produit de plus grands savans que celle des Haller. Albert de Haller, qu'on a surnommé le grand, génie universel comme Leibnitz, recevait les hommages de toute l'Europe; un autre Haller a composé la *Bibliothèque historique de la Suisse.*

De charmantes maisons de campagne embellissent le paysage des environs de Berne. L'Aar se rend dans le canton de Soleure; mais il reparaît ensuite dans celui de Berne pour arroser Aarberg, ancien comté avec un château. Dans le temps où le patriciat bernois

avait usurpé la domination sur une partie de la Suisse, Aarberg était sa bastille. Une foule de citoyens généreux a expié dans ce donjon son patriotisme : c'est là que Michel du Crest, une des victimes des patriciens, perfectionna les thermomètres, et, de sa prison, mesura toutes les montagnes comprises dans son horizon. Les oligarques tenaient son corps dans une étroite captivité; mais son esprit plana sur les Alpes, et leur rendit service par ses observations. Seedorf avait, avec la réforme de la religion, une abbaye; ce lieu tire son nom d'un petit lac voisin. Wangen et Aarwangen avec un château sont baignées par l'Aar.

A l'est de cette rivière, l'Emme, bordée par des collines et paturages entremêlés de ruines de vieux châteaux, arrose plusieurs villages et la petite ville de Burgdorf; cette rivière charrie des fragmens de serpentine, de jaspe

de dendrites, de marbres de toute espèce, et des paillettes d'or que l'on recherchait avec soin, lorsqu'elles étaient plus abondantes. Hofwyl attire presque autant d'étrangers qu'une grande ville, quoiqu'on n'y voie que des écoles : un seul particulier, le célèbre Fellenberg, a créé ces vastes institutions où l'on élève des hommes, tandis qu'ailleurs on élève des esclaves, des soldats ou des moines. C'est une chose remarquable que la Suisse réunisse deux des premières maisons d'éducation qu'il y ait en Europe, celles de Pestallozzi et de Fellenberg, et que ces deux maisons suisses soient devenues des modèles pour les autres états. C'est l'amour de l'humanité qui a fait instituteurs ces deux hommes, parvenus à la tête de grands établissemens, par la persévérance de leurs efforts et l'énergie de leur volonté. Cependant Fellenberg est celui des deux qui a le mieux réussi, et

qui a rendu le plus de services. Ce n'est pas qu'il faille prendre à la lettre ce qu'on lit dans les prospectus et les rapports. Quand on examine de ses propres yeux, on trouve un peu moins que ce qu'en disent les annonces; Hofwyl n'en est pas moins un établissement bien étonnant. C'est d'abord une grande maison d'instruction et d'éducation, où l'on songe moins à former des savans, comme dans les colléges, qu'à donner aux élèves les connaissances qui leur seront nécessaires dans le monde. Le grec et même le latin s'apprennent mieux dans tel collége, telle université; mais il y a peu d'institutions où un jeune homme apprenne à la fois, comme à Hofwyl, les sciences naturelles, les langues modernes, les arts d'agrément, les exercices gymnastiques et le maniement des armes. Ce qu'il n'apprendrait peut-être nulle part comme à Hofwyl, c'est l'économie rurale; elle

forme l'objet d'une institution particulière, où l'on ne reçoit plus que les élèves préparés dans la grande institution du même maître. L'agriculture y est pratiquée dans la perfection ; les étrangers viennent en étudier les procédés. En même temps les élèves y sont instruits dans les arts mécaniques ; il en sort de bons ouvriers qui, à la longue, influeront certainement sur l'industrie de la Suisse. Une école des pauvres forme encore une autre institution que surveille toujours le même homme ; dans cette école, on cherche à faire de bons cultivateurs, chose importante, à laquelle on ne songe guère ailleurs : aussi a-t-on commencé à le prendre pour modèle dans d'autres cantons de la Suisse : c'est un exellent exemple donné par cette république aux autres pays. Fellemberg possédait une fortune assez considérable en s'établissant à Hofwyl ; par la bonne administration de ses biens

et par le succès de ses sages entreprises, elle s'est beaucoup accrue; il est heureux qu'ici au moins la fortune et le mérite se soient rencontrés.

Le lac de Bienne, que la Thielle pourvoit d'eau provenant du lac de Neufchâtel, offre encore des sites charmans: les montagnes du Jura s'élèvent sur ses bords, où sont situées, d'abord la ville de Bienne avec un gymnase, une fabrique de toiles peintes et de nombreuses maisons de plaisance; puis Nidau avec un ancien château et les vieux forts d'Erlach, sur le Jolimont, et de Schlossberg: auprès du dernier le ruisseau de Vaud fait un chute d'environ cent cinquante pieds. Des débordemens considérables troublent souvent le séjour d'ailleurs paisible qu'offrent les rives de ce beau lac, dans lequel est située la petite île de Saint-Pierre, où Rousseau passa, comme il l'avoue dans ses ouvrages, des jours délicieux, en s'abandonnant, loin du

fracas du monde, à ses rêveries et au plaisir de l'herborisation. Le récit plein de charmes que le philosophe de Genève a tracé de ce séjour a donné un intérêt particulier à l'île Saint-Pierre, et elle est depuis ce temps fréquentée par les voyageurs, quoiqu'elle n'ait rien de remarquable que son site. La chambre qui a été habitée par Rousseau a les murs couverts des noms des curieux qui l'ont visitée; il y a en outre un registre où ils peuvent donner jour à leurs sentimens. On fête dans cette île la vendange par des danses et d'autres récréations. Mais peut-on se souvenir sans tristesse, que le gouvernement bernois ne laissa même pas cette retraite à l'auteur d'Emile, son compatriote, et qu'il l'expulsa inhumainement de son canton?

Des vignes couvrent les coteaux qui bordent le lac; on a un vieux réglement de 1426, au sujet de la garde de

la vendange du pays : il y est enjoint aux gardiens de laisser prendre aux voyageurs tant de raisins qu'ils veulent manger, de donner au comte qui en demande, un chapeau rempli, au chevalier les grappes de trois branches, au prêtre trois grappes, et à la femme qui porte un enfant autant; savoir : deux grappes à la mère et une à l'enfant. C'était dans le temps où l'hospitalité s'exerçait généreusement dans la Suisse.

Au nord du lac de Bienne nous trouvons le district de Leberberg, habité par quinze mille individus, qui, pour la plupart, sont catholiques et parlent français, ou un patois ressemblant à cette langue, et se distinguent par leur industrie. On trouve dans ce district la petite ville de Courtlary, avec un château non loin du mont Chasseral; la jolie vallée d'Erguel ou Saint-Imier, jonchée de blocs de granit, on ne sait par quel événement, et habitée par onze mille

paysans, dont mille se livrent à l'horlogerie; le Pierre-Pertuis, passage frayé par les Romains à travers les rochers; la cascade de la Suss, la commune industrieuse de Tramelan, le bourg et le château de Moutier, sur la Birs, dans le Grand-Val, la ville de Porentrui, sur l'Alle, non loin du mont Terrible; on y remarque le château, le collége, l'hôtel-de-ville et l'hôpital; enfin Delémont, jolie petite ville, dans un vallon fertile sur la Sorne. Les évêques de Bâle séjournaient quelquefois dans son ancien château, qui appartient maintenant à un particulier. Il y a un autre château où siégent les autorités. A Bellefontaine, on a établi depuis peu une fabrique d'armes. Des forges, des verreries, des moulins, des ruines d'anciens châteaux et couvens, de jolies vallées et de bons pâturages, voilà ce qui rend cette contrée intéressante pour le voyageur, indépendamment de l'horlogerie, qui y

occupe douze cents habitans, et qui a tellement favorisé la population, que sur un espace de deux lieues carrées on compte huit mille âmes.

CANTON DE ZURICH.

Nous ne trouvons dans ce canton, borné au nord-ouest par le Rhin, que de basses montagnes, si on les compare à celles du Haut-Bernois; elles sont couvertes jusqu'au sommet de bois ou d'herbes, et ne s'élèvent pas jusqu'à quatre mille pieds; la facilité de les gravir, et d'y jouir de vues très-étendues, les rend intéressantes pour le voyageur, qui redoute les fatigues et les périls attachés aux voyages des hautes Alpes. On remarque dans le

canton trois chaînes de montagnes : celles des Allemands, le long du Toggenbourg; celle des Læger, qui n'a pas plus de deux lieues de long, et qu'on peut regarder comme l'extrémité orientale du Jura; enfin la chaîne argileuse d'Albis, sur la Sihl, au midi du canton, et longue d'environ quatre lieues. Le plus haut point des Allemands, le Hœrnli, a trois mille cinq cent quatre-vingt-neuf pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et domine une vaste étendue de pays. Le mont Læger, dans la chaîne de ce nom, portait autrefois sur son sommet une tour de garde. En le gravissant, on passe auprès de la belle vallée de Wen, fertilisée par la marne des montagnes, ainsi qu'auprès des ruines de Regensberg, château d'une des plus puissantes familles suisses dans les temps de la féodalité. Elle possédait d'autres châteaux sur la troisième chaîne de montagnes,

celles d'Albis ; l'un de ces châteaux-forts, appelé Uto, couronnait le mont Huth ou Utli, et rappelle une guerre entre les Regensberg et le fameux Rodolphe de Habsbourg, dont on retrouve les souvenirs chevaleresques dans plusieurs cantons de la Suisse. Il avait embrassé le parti des Zurichois contre le baron de Regensberg, qui, étant appuyé par d'autres seigneurs du pays, exerçait une domination intolérable sur la ville. Le baron de Regensberg avait coutume de chasser avec des chevaux et des chiens blancs; les livrées de ses gens étaient de la même couleur. Rodolphe de Habsbourg se procura un attirail de chasse semblable, et se cacha dans les bois aux environs du fort Uto. Le baron sort comme à l'ordinaire avec sa suite. Bientôt après les gardiens du château le voient revenir à la hâte, poursuivi par les Zurichois : ils baissent le pont-levis et ouvrent les

portes; mais, ô surprise! ces chevaux, ces chiens, ces valets, ne sont pas ceux du seigneur. Rodolphe est maître du château, et y fait entrer les Zurichois. Je ne sais ce que devint la chasse du seigneur de Regensberg. Rodolphe lui enleva, par une autre ruse de guerre, le château de Baldern, qui avait jadis reçu dans ses murs Louis-le-Germanique. Des souvenirs plus agréables s'attachent aux débris d'un autre château d'Albis, celui de Manegg, qui était, au commencement du quatorzième siècle, le rendez-vous des troubadours ou minnesinger de Souabe; Maness, le seigneur du château, a fait de leurs poésies un recueil que possède maintenant la bibliothèque du Roi à Paris.

L'histoire de la féodalité en Suisse ne cite pas deux exemples de seigneurs livrés à des occupations aussi douces, et les monts Albis n'ont plus vu des hôtes aussi paisibles que les troubadours,

si ce n'est que, le jour de l'Ascension, les Zurichois y allaient autrefois en pélerinage. En 1799 il s'y passa des scènes d'une autre nature : les troupes françaises, sous les ordres de Masséna, y bivouaquèrent, et leurs feux éclairèrent la nuit les sommets où avaient dominé jadis les ennemis nobles des Zurichois.

Les collines du canton favorisent la culture de la vigne et des fruits. Le vin n'est pas excellent ; mais aussi il est à bas prix : les vergers fournissent de quoi faire beaucoup de cidre. Zurich est des cantons les mieux cultivés en grains ; en général l'agriculture et l'industrie manufacturière qui s'exerce particulièrement dans la confection des étoffes de soie, de coton et de toile, nourrissent une population très-nombreuse, relativement à l'étendue du canton ; elle se monte à cent quatre-vingt-deux mille âmes, ce qui donne pour chaque mille (suisse) trois mille neuf cent quatre-

vingt-sept individus : peu de cantons sont proportionnellement aussi peuplés.

La ville de Zurich, chef-lieu du canton, et une des principales villes de la Suisse, occupe une jolie position à l'extrémité du lac appelé d'après la ville; elle est bâtie sur les deux bords du Limmat, qui, en cet endroit, sort du lac avec la plus grande limpidité, et sur la pente des collines qui s'élèvent sur l'une et l'autre rive. Des rues étroites, bordées de vieilles maisons, et d'une montée rapide, détruisent dans une partie de la ville l'agrément de cette position. Les faubourgs de Thalacker et Stadelhofen sont de niveau; trois ponts de bois, dont l'un est assez large pour servir aussi au passage des voitures, unissent les deux rives; une vieille tour s'élève dans le Limmat auprès d'un des ponts. Les deux clochers et la hauteur de l'ancienne cathédrale offrent, avec ce donjon antique, avec le Limmat et le lac,

un point de vue charmant. L'hôtel-de-ville est un des principaux édifices de Zurich ; les artistes ont concouru à l'embellir, et les souvenirs nationaux s'y retrouvent même sur les poêles qui retracent des traits de l'histoire suisse. L'hôtel-de-ville renferme une collection de dessins de poissons indigènes, et un tableau de Fuessli, représentant le serment des libérateurs de l'Helvétie; malheureusement les trois Suisses ont l'air de possédés, suivant l'expression de l'*Almanach Helvétique*.

Une belle bibliothèque, appartenant à la ville, offre aux curieux des collections de livres des premiers temps de l'imprimerie, d'écrits relatifs aux jésuites, de lettres écrites par les réformateurs, par Jeanne Gray, qui était en correspondance avec les réformés suisses, par Catherine de Médicis, par Henri IV, dont on voit aussi un portrait moulé sur son visage après sa mort ; le buste

de Lavater, zurichois, sculpté par Danneker; une suite de dessins chinois, apportée de la Chine par l'astronome Horner; un cabinet de médailles, etc. Zurich possède deux autres bibliothèques, l'une riche en ouvrages ecclésiastiques, et l'autre en livres d'histoire naturelle; à celle-ci est joint un cabinet d'histoire naturelle.

Un casino, construit depuis quelques années, sert de rendez-vous aux amateurs de la lecture, des bals et concerts. Il existe à Zurich, depuis plus d'un siècle, une société de musique qui a contribué surtout à perfectionner le chant dans les églises protestantes du canton, privées d'orgues par un rigorisme ridicule des premiers réformateurs, comme par un autre rigorisme exercé par le gouvernement, Zurich est privé d'un théâtre. Aussi, lorsqu'une troupe de comédiens joue aux eaux de Bade, les Zurichois s'y rendent en foule par terre et

par eau. Zurich possède, au reste, des réunions de diverse espèce : il y a une société d'amis des arts qui provoque des expositions publiques, et rédige des notices sur des artistes suisses et sur leurs travaux; une société de secours; une société des sciences physiques, qui possède des collections précieuses, et a rendu de grands services à l'économie domestique et à d'autres branches; une société d'amis des enfans qui préside à leurs divertissemens d'hiver et d'été. C'est à un citoyen zélé pour sa patrie, au médecin Hirzel, que la Suisse doit l'idée de la société pour le bien public; à Zurich il contribua, en 1799, à la fondation de la societé de secours, et en 1810 à celle de l'institution des aveugles. Un autre citoyen, Ustéri, fonda au dernier siècle l'institution des jeunes filles, à laquelle il donna une très-bonne direction. Depuis quelques années le canton a aussi son école d'é-

conomie rurale, imitée de celle de Hofwyl; elle est établie au Blæsishof à peu de distance de la ville. Pour l'instruction classique, Zurich a un gymnase ou collége avec une faculté de théologie, de médecine et de jurisprudence; la dernière, appelée *institut politique*, enseigne le droit public, la statistique, l'histoire et la police. La politique est, au reste, aussi gênée à Zurich que dans d'autres cantons, et ce n'est pas par des raisonnemens politiques que pèchent les deux gazettes qui se publient dans cette ville. Le goût des habitans paraît se porter de préférence sur les arts; du moins la ville possède un nombre d'artistes considérable : une partie n'est occupée qu'à copier la nature en Suisse. Hess, Fuessli et d'autres peintres ont laissé d'excellens tableaux de ce genre. Le magasin d'Orel, à Zurich, a publié un grand nombre de vues enluminées, gravées d'après les dessins des artistes

du canton ou des autres parties de la Suisse.

La ville de Zurich a vu beaucoup d'événemens. Charlemagne y séjourna et donna des priviléges à la ville. Frédéric Barberousse s'en empara en 1138. Dans le temps de la domination autrichienne, elle avait un château occupé par des comtes. Il y eut même, en 1265, un grand tournois dans cette ville. Un siècle après, elle nomma pour son capitaine le fameux Rodolphe de Habsbourg, qui, ne s'attendant pas à être empereur un jour, s'estimait heureux de défendre les droits de bourgeoisie, qu'il attaqua plus tard. En effet, la ville ayant exilé, en 1335, des hommes qui avaient conspiré pour renverser le gouvernement municipal de Zurich, ces exilés trouvèrent un appui dans Rodolphe et dans la noblesse du pays; mais, hommes et femmes, prêtres et laïcs, tous concoururent à la défense de la ville : Habs-

bourg et les nobles furent répoussés en 1337. Treize ans après, la noblesse trama un nouveau complot contre la bourgeoisie. Une trahison introduisit pendant la nuit les nobles qui devaient s'emparer de la cité et la mettre sous leur joug. La trame fut découverte à temps. Indignés de cette infamie, les citoyens tombèrent sur les nobles, taillèrent en pièces les uns, et firent prisonniers les autres.

Jusqu'alors Zurich n'avait point fait cause commune avec les cantons alliés. En 1351 elle accéda enfin à la ligue. Albert d'Autriche, pour la punir, mit le siége devant la ville ; mais il fut battu. Cependant, au lieu de rester invariablement attachée à la cause de la patrie, Zurich, par jalousie contre Schwytz, eut la faiblesse de renouer avec l'Autriche : cette démarche antinationale attira des maux infinis à la Suisse. Zurich eut une guerre sanglante à soutenir contre les autres cantons ; ses bourgeois

se signalèrent par des actes d'héroïsme : malheureusement ce fut contre des Suisses et en faveur des ennemis de leur liberté. La ville eut l'humiliation, en 1444, d'être contrainte, par ses compatriotes, à rompre son alliance avec l'Autriche.

Le canton prit une part très-prononcée dans la réforme de Zwingle, qui choisit Zurich pour sa demeure, et y jouit de la considération due à son mérite. Mais la république ne fut pas toujours juste envers ses grands hommes. Le bourguemestre Waldmann en fit l'épreuve à la fin du quinzième siècle. C'était un de ces hommes qui, en devançant leur siècle, sont méconnus par leurs contemporains. Dans un temps où la noblesse et le clergé se croyaient les principaux corps de l'état, Waldmann eut le courage de restreindre leurs priviléges et leur influence ; il abolit des fêtes inutiles, il osa bannir des patriciens turbu-

lens; mais il fut assez imprudent pour empiéter aussi sur la liberté du peuple: il fit des lois somptuaires, quoiqu'adonné lui-même au luxe; pour favoriser les villes, il défendit le commerce et l'industrie dans les campagnes, il fit de la vente du sel un monopole de l'état; enfin il voulut toucher aux droits d'élection. Dès lors il souleva contre lui toutes les classes de la république. Les paysans vinrent en corps pour exposer leurs griefs au conseil; Waldmann les renvoya avec dureté; son despotisme exaspéra la multitude; les attroupemens, quoique prohibés, augmentèrent; Waldmann n'osait plus paraître en public qu'accompagné d'officiers municipaux et en cuirasse; il consentit à abolir plusieurs de ses lois, mais le tumulte ne fit que croître. Le peuple se porta à l'hôtel-de-ville, et demanda son arrestation. Ses ennemis hâtèrent sa perte, en répandant le bruit que les

Autrichiens étaient en marche pour le délivrer. On lui fit un procès de haute trahison, et il fut décapité hors de la ville.

La cause de la réforme religieuse fit naître dans le canton de Zurich des guerres civiles auxquelles le fanatisme des réformateurs ne fut pas étranger ; j'en citerai plus bas quelques traits, et je passe les siècles suivans pour arriver à la prise de Zurich par les Français, en 1799. Malgré des difficultés inouïes, les Russes, commandés par Souvarof, s'étaient portés de l'Italie au cœur de la Suisse ; lorsque Masséna, après avoir passé de Limmat à Diétikon, attaqua leur armée auprès du village de Hœngg, défit leur armée après en avoir éprouvé une longue et vigoureuse résistance, et la poursuivit jusque dans la ville de Zurich, où ses troupes, au milieu du plus grand désordre, s'emparèrent des magasins, de la caisse militaire, du parc

d'artillerie et d'autre butin; tandis que les troupes russes eurent à peine le temps de se retirer sur Schaffhouse. Le bon Lavater fut blessé mortellement dans ce désordre, qu'il voulait diminuer, par un soldat français, et fut la victime de son humanité.

Lavater, écrivain et prédicateur distingué, aurait un rang plus élevé encore dans la littérature suisse, s'il avait été moins crédule, et s'il n'avait outré quelquefois sa piété, du moins pour un protestant.

L'auteur des idylles, Gessner, n'a pas eu une fin aussi déplorable que celui de l'art physionomique; sa mort a été paisible comme sa vie, et ses concitoyens lui ont élevé un petit monument dans la place de l'arquebuse, la promenade la plus fréquentée de Zurich. Sa famille subsiste encore : elle se livre comme lui à la fois au commerce et aux arts; mais elle ne fait pas de poé-

sies pastorales. En 1823 son fils fut condamné à quelques mois de prison, par un tribunal de Zurich, pour avoir imprimé un mémoire en faveur d'un professeur que le gouvernement prussien tenait depuis quatre ans en prison sans jugement légal. Cette condamnation fait presque autant d'honneur au fils qu'une idylle morale en a fait au père. Souffrir pour la cause de la justice est, selon les bardes gallois, une des actions sublimes de l'homme. Il y a des juges faibles et peureux à Zurich comme ailleurs, et la législation du canton est encore très-imparfaite, quoiqu'on ait cherché, il n'y a pas long-temps à l'améliorer; les décisions en matière criminelle dépendent du bon sens du tribunal. Pour arracher l'aveu d'un délit à un prévenu, le juge lui fait appliquer des coups de nerf de bœuf; c'est ce que la justice zurichoise a pu trouver de plus doux: auparavant elle

fouettait à volonté tout prévenu qui ne voulait pas convenir qu'il était coupable. Les verges ont été supprimées, et le nombre des coups est maintenant limité.

Les Heidegger, les Wattenwyl, les Rahn, les Hirsel se sont rendus utiles à leurs compatriotes dans les fonctions publiques; mais ils n'ont pas gagné autant d'argent qu'un des Heidegger, qui, né avec un talent particulier pour les menus plaisirs des grands, était allé les diriger à la cour d'Angleterre, se faisait, par ce métier, cinq mille livres sterling de revenu, et les mangeait fort gaîment. C'est le seul intendant des menus plaisirs que la Suisse ait fourni aux princes d'Europe. Des Zurichois qui ont été plus utiles à leur patrie et qui lui ont fait plus d'honneur, ce sont le naturaliste Scheuchzer, l'historien Meister, et Escher, excellent citoyen que la Suisse regrette encore vivement, et à qui elle doit le desséchement de la vallée de Linth.

Zurich est entourée de jolies promenades; mais la plus belle et la plus longue est celle qu'on peut faire autour du lac de Zurich, ou du moins autour de la partie du lac située dans le canton, ou sur le lac même. Des barques sont toujours prêtes à Zurich pour conduire le voyageur; cependant quiconque veut jouir de la belle vue des rives, et visiter une foule de lieux remarquables par des souvenirs historiques, préfère une excursion pédestre ou à cheval, qui d'ailleurs peut être accompagnée de toutes les commodités d'un voyage sur une grande route.

En commençant ce tour par la rive orientale, on rencontre d'abord Kussnacht, ancienne commanderie que dominaient deux châteaux-forts, autres propriétés de la famille de Regensberg. Erlibach passe pour produire un des meilleurs vins des coteaux du lac. On trouve dans les montagnes, non loin

du village, une petite cascade de quarante pieds de haut. A Meila, on est sûr de trouver un vin excellent, que le patriotisme vante à l'égal du Tokay, en le faisant payer en conséquence au voyageur crédule. Une maison de garde indique auprès de cette commune le point le plus élevé des montagnes à l'est du lac.

Mœnedorf, situé au milieu des vergers et des maisons de plaisance, distille du bon kirsch; Stæfa, peuplé de trois mille quatre cents habitans, est le plus joli village de cette contrée : il possède une grande filature. Rappersywyl, où l'on traverse le lac sur un pont de dix-sept cents pieds, n'appartient pas au canton de Zurich; ainsi nous n'en faisons pas encore mention.

Le premier lieu zurichois qu'on rencontre, après la traversée du lac, sur la rive occidentale, est le beau village de Richteschwyl, dont le climat passe

pour très-salubre : on y prend les eaux et le lait ; des auberges commodes y sont disposées pour la réception des malades. C'était la demeure du médecin Hozze, fidèle aux principes de liberté qui animent les vrais Suisses, tandis que son frère s'étant mis au service de la Russie et de l'Autriche, combattit cette liberté en faisant la guerre aux Polonais et aux Français. Devenu feld-maréchal-lieutenant, il périt dans un combat contre Masséna, sur les bords du même lac où il avait reçu le jour d'un père républicain. Si l'on veut gravir le mont Feusis, on verra d'abord un horizon immense ; dans l'église de ce mont, le feu du ciel tombe, en peinture, sur les Œuvres de Rousseau et de Voltaire : c'est apparemment l'invention de quelque pasteur zélé pour l'édification de ses ouailles. Richteschwyl est un lieu de passage pour les pélerins qui se rendent au couvent d'Einsiedlen, car on

perd encore en Suisse le temps par des pélerinages, quoique moins qu'en Autriche. On peut aussi visiter, aux environs du village, le charmant site et le petit lac de Hütten, et le mont Schœnenberg, d'où le coup d'œil sur toute la contrée est ravissant.

Poursuivant la route le long du lac de Zurich, on atteint bientôt le bourg de Wædenschwyl, qui a les apparences d'une ville. On est surpris d'y trouver, dans le voisinage des pâturages des Alpes, une grande filature, une tannerie considérable, des écôles, des cabinets littéraires, des concerts et spectacles d'amateurs; c'est l'industrie qui a donné cette impulsion aux habitans.

Horgen profite de sa position sur la route d'Italie par le Saint-Gothard, et fait avec Zurich un commerce de transit assez important. On y engraisse des bœufs du poids de 10 à 13 quintaux. C'est le bétail le plus pesant du can-

ton. Au-dessus de ce village, au Bochen, il y a des bains d'eau minérale. A travers les vignobles cultivés par une race d'hommes remarquables à cause de sa force et de ses habitudes laborieuses, on arrive à Thalweil, qui avait autrefois ses seigneurs comme la plupart des lieux voisins du lac; on a perdu sans regret jusqu'aux restes de leur château.

Auprès de Ruschlikon on prend les bains d'eau sulfureuse de Nydel. Selon Scheuchzer, il y avait une autre source à Kilchberg, sur la hauteur; mais la négligence des habitans l'a fait perdre. Il faut que les matières combustibles abondent dans ce terrein, qui s'appelait autrefois *Erd-Brunst*, c'est-à-dire, incendie de terre, apparemment parce qu'il en avait éclaté un.

On peut faire de la même manière le tour du petit lac, dit Greifen-Sée, situé à l'est de celui de Zurich, et qui donne naissance au Geatt. Il est cou-

ronné, comme celui-ci, de montagnes avec des coteaux agréables. On trouve sur ses bords la petite ville de Greifen-Sée, dont le château, maintenant ruiné, rappelle un événement tragique des dissensions civiles de la Suisse. Dans une guerre déplorable entre les cantons de Zurich et de Schwytz, en 1444, les habitans du dernier assiégèrent Greifen-Sée, que défendait un brave commandant, Wildhans de Landenberg, d'une ancienne famille du pays qui possédait plusieurs châteaux. Après avoir renvoyé les habitans à Zurich, il mit le feu à la ville, et se défendit dans le fort, malgré toutes les menaces des assiégeans; mais n'étant pas secouru par les Zurichois, il fut obligé de se rendre à discrétion. L'animosité des troupes de Schwytz fut telle qu'ils décapitèrent le commandant, qui ne demanda grâce que pour ses compagnons d'infortune; mais ses ennemis

barbares les décapitèrent tous, au nombre de soixante-onze : leurs têtes restèrent exposées pendant près de deux siècles, dans le charnier d'un village voisin; cependant, comme on se livrait aux pratiques les plus superstitieuses à l'égard de ces restes, le gouvernement les fit ensevelir en 1629.

A l'est, un lac plus petit encore, celui de Pfeffikon, avec le bourg populeux de ce nom, vaut aussi la peine d'une petite excursion. Des serpens habitent, dit-on, les ruines du château des anciens seigneurs; il fut brûlé, d'abord en 1386, par les cantons alliés, ennemis des Autrichiens, puis en 1444 dans la guerre civile, entre Zurich et Schwytz.

Winterthur, la seconde ville du canton, située sur l'Eulach, faisait anciennement partie de la Thurgovie, et paraît être née des ruines du Vindodurum, dont on retrouve les faibles restes à Haut-Winterthur. Elle a été

quelque temps ville impériale; et, ce qui ne fait pas honneur à son esprit national, long-temps après l'affranchissement de la Suisse, sous le despotisme de Charles-Quint, cette ville a voulu rentrer sous la domination autrichiene; peut-être trouverait-on pour son excuse qu'elle n'avait point à se louer de ses voisins. C'est une jolie petite ville industrieuse de trois mille habitans, entourée de prés, de vignes, de maisons de plaisance; elle a des fabriques de vitriol, de mousselines, de toiles peintes, une filature de coton, un hôpital, une bibliothèque avec un cabinet de médailles, dont un grand nombre a été trouvé dans le district. Winterthur a donné naissance à Schellenberg, peintre et graveur, et à Sulzer, dont la Théorie des beaux-arts est estimée des Allemands.

Le bourg de Thœss avait autrefois un couvent de religieuses, qui menaient,

dit-on, une vie très-joyeuse. La Thur, qui coule au nord de Winterthur, conduit par Andelfingen au Rhin; en suivant ce fleuve on arrive à Laufen, où l'on peut visiter la célèbre chute du Rhin : il en sera fait une mention plus ample au canton de Schaffhouse. Laufen a un château qui fut assiégé par les Autrichiens, au milieu du quinzième siècle. La garnison, manquant de vivres, échappa la nuit à la faveur du bruit de la cataracte. Un soldat qui était resté proposa, du haut des murs, la capitulation. Les assiégeans l'acceptèrent, en accordant à la garnison une libre retraite avec tous ses bagages. Ils furent bien surpris de voir que cette garnison se réduisait à un soldat et à une vieille femme.

Dans la partie occidentale, plusieurs lieux méritent encore d'être connus. Cappel, village qui possédait autrefois une abbaye de cîteaux, a été le théâtre

raliste, dont le père fut tué dans cette bataille (1).

Les vainqueurs chantèrent au milieu des morts et blessés l'*ave Maria*, et pillèrent le camp zurichois. On voit, du champ de bataille, la chapelle que les catholiques élevèrent dans la suite au haut du Zugerberg, comme un monument de leur victoire. Le Zurichois qui portait la bannière du canton n'ayant pas voulu la lâcher, même en mourant, un de ses camarades la sauva ensuite; mais il tomba entre les mains des ennemis. Un troisième, nommé Næf, survint, fendit la tête au catholique qui avait déjà saisi la bannière déchirée et teinte de sang; tenant ces lambeaux d'une main et l'épée de l'autre, il se sauva, mais il succomba aux blessures qu'il avait reçues. En-

---

(*) Hanhart, *Vie de Conrad Gessner*. Winterthur, 1824. (En allem.)

fin, un quatrième, Dænzel, rapporta la bannière, par le mont Albis, à la ville de Zurich. Celui-ci reçut le droit de bourgeoisie, une pièce de terre, et la distinction d'un habit aux couleurs de la ville. Les descendans de Næf habitent encore le bourg de Cappel, et sont de père en fils investis du droit de bourgeoisie à Zurich, avec l'épée même qui servit à leur aïeul à sauver la bannière de la république.

A Lunnern-sur-la-Reuss, qui touche à l'ouest du canton, on a découvert dans le dix-huitième siècle des antiquités romaines, telles que les restes d'un temple, de bains, de tombeaux, des médailles, l'atelier d'un potier qui avait exploité les carrières d'argile des environs. On croit qu'une colline, auprès de la ville, portait autrefois un temple d'Isis. Ruti avait, avant la réformation, une abbaye de Prémontrés, où était enterré le dernier comte de Tockenbourg,

Frédéric VI, dont la succession occasiona une guerre civile en Suisse.

Le vieux château de Kybourg, qui domine un désert sauvage, était dans les temps de la féodalité le siége d'une famille puissante éteinte depuis le treizième siècle, et le chef-lieu d'un comté : il passa ensuite à la maison de Habsbourg, et au quinzième siècle il fut acheté par la ville de Zurich. Cloten paraît avoir été une colonie romaine; on y a trouvé une colonne de marbre avec cette inscription : *Au génie du bourg de Tigurium* (Zurich), un pavé en mosaïque, des instrumens de sacrifice, des médailles des empereurs romains, des urnes funéraires, enfin des restes de bains pavés en albâtre. Elgg, gros bourg sur la limite de Thurgovie, a un château fort ancien. Le moine de Saint-Gall, connu par son Histoire, était de la famille qui possédait cette propriété.

Le bourg d'Eglisau sur la Tœss, peuplé d'environ seize cents habitans, a un château bâti sur la rive escarpée du Rhin. Un comte, qui détroussait les passans, l'habitait au moyen âge. La ville de Strasbourg ayant appris qu'il avait enlevé sur la grande route des bourgeois de cette ville, revenant des eaux de Pfeffers, engagea les Zurichois à aider à détruire le château; ce qui fut fait.

Les Français et les Autrichiens occupèrent ensemble Eglisau en 1799 pendant plusieurs mois; les uns avaient la possession du château, les autres celle du bourg : le Rhin les séparait, le pont qui joint les deux rives ayant été rompu. Ce pont sert ordinairement de passage aux transports des grains venant de la Souabe.

Le gouvernement du canton de Zurich était autrefois une espèce de patriciat semblable à celui de Berne. La bour-

geoisie du chef-lieu exerçait seule le pouvoir souverain, à l'exclusion de tout le reste du canton. Ce pouvoir résidait dans un conseil de deux cent douze membres, nommés par les treize tribus de Zurich, et présidés par deux bourguemestres à vie. La révolution a détruit ce privilége; cependant il a été relevé en partie au congrès de Vienne. Le gouvernement est maintenant entre les mains d'un grand conseil de deux cent douze membres, et d'un petit qui en est tiré : ils sont présidés par deux bourguemestres. Le grand conseil s'est attribué, au préjudice du peuple, le droit de nommer cent trente de ses membres : les autres sont nommés par les soixante-cinq tribus du canton; mais la ville de Zurich, divisée en treize tribus, en nomme vingt-six pour sa part. Ainsi, dans ce canton comme dans plusieurs autres, on a favorisé le chef-lieu aux dépens du reste du pays.

Les membres du grand et du petit conseil siégent six ans; par conséquent plus long-temps que les représentans de la nation dans plusieurs monarchies.

Le clergé du canton est divisé en dix chapitres, dont chacun a son doyen; il s'assemble chaque automne en synode, sous la direction d'un grand et d'un petit conseil ecclésiastiques. A la vacance d'une place de pasteur, le petit conseil civil du canton choisit un successeur parmi les quatre aspirans qui lui sont présentés par ces deux conseils.

CANTON DE SCHAFFHOUSE.

En arrivant dans ce petit canton, situé à l'extrémité septentrionale de la Suisse, et confinant à l'Allemagne, on se hâte de voir la fameuse chute du Rhin, auprès de la ville de Schaffhouse, qui est en effet la plus grande curiosité du pays, et que l'on peut observer aussi, comme nous l'avons dit, sans quitter le canton de Zurich, puisque le Rhin coule entre les deux cantons. Qui ne connaît du moins par les gravures, dessins ou tableaux, cette chute d'un fleuve considérable qui, après être sorti du lac de

Constance et avoir arrosé Schaffhouse, se précipite par-dessus et entre les rochers dans une profondeur qui varie, selon les saisons, de soixante à quatre-vingts pieds? Cet immense volume d'eau tombant sous un amas d'écume et avec un fracas épouvantable, descend par quatre échelons, et s'engouffre ensuite en répandant autour de la chute une pluie fine qui pénètre en peu de temps les habits des curieux qui approchent de trop près. On peut considérer cette belle cascade sous divers aspects: on peut la contempler du balcon du Schlossberg; mais elle présente un coup d'œil plus pittoresque lorsqu'on la voit de la plate-forme au-dessous du château de Laufen. Pour mieux jouir de ce spectacle, quelques curieux l'observent d'abord le matin lorsque le soleil darde ses premiers rayons sur les rochers par-dessus desquels le fleuve tombe dans la vallée et sur la cascade

qui reflète alors toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; puis ils y reviennent au crépuscule, et enfin ils l'observent au clair de la lune: à chaque visite les incidens de lumière font paraître d'une manière nouvelle le volume d'eau écumante qui tombe, ainsi que les objets qui l'entourent.

Le spectacle est le plus imposant lorsque la fonte des neiges augmente la masse de l'eau, en rend la teinte plus vive, et redouble la violence du brisement des eaux. On a eu l'idée assez ingénieuse de placer au petit château de Wœrth une chambre obscure, dans laquelle cette grande scène naturelle est réduite en miniature. Lorsque les sens sont fatigués de l'aspect admirable de la cascade et de son fracas, c'est un délassement de la voir de loin sous cette forme purement agréable.

Les marchandises qui descendent le Rhin se débarquent à une demi-lieue

au-dessus de la cataracte, où la rapidité du fleuve redouble, et où son lit commence à se hérisser d'écueils; on les transporte par terre jusqu'au petit château de Wœrth, où le fleuve redevient assez calme pour qu'on puisse y naviguer. Un ingénieur a proposé de creuser un canal auprès de la chute et de détourner les eaux de la cascade, pour les rendre utiles à la navigation. Ce serait une entreprise à la fois hasardée et dispendieuse, et qui priverait la Suisse d'un beau spectacle. Il paraît que des pêcheurs et des bateliers ont été les premiers habitans de Schaffhouse, dont le nom est dérivé, à ce que l'on croit, du mot de *scapha*, barque; on appelait en effet anciennement la ville *Ascapha*. Elle n'a jamais eu d'autre importance que celle que lui donne sa position auprès de la cataracte du Rhin. Il en est à peu près de même du canton, qui a toujours été un des plus faibles de la

Suisse, et qui ne s'est formé que par l'accroissement successif du territoire de la ville. Son accession à la confédération helvétique ne date que de l'an 1501. Ce n'est même que par une conduite très-sage que Schaffhouse est arrivé peu à peu à son indépendance. C'était d'abord un bourg de la seigneurie de Nellenbourg : son premier établissement public ce fut une abbaye ; mais à mesure que celle-ci s'enrichit, le bourg devint aussi plus florissant : dans les guerres féodales elle fut un refuge pour les habitans du pays qui n'avaient pas le privilége de le ravager et de le piller ; et vers le milieu du treizième siècle Schaffhouse fut admise au nombre des villes impériales ; ce qui lui valut des droits qu'elle augmenta en s'affranchissant par de l'argent de la juridiction de l'abbaye. Mais un de ces trafics honteux, que les princes concluaient dans le temps où les droits des hommes étaient mé-

connus, la priva pendant près d'un siècle de sa liberté. Louis de Bavière ayant besoin d'une somme d'argent, mit la ville en gage entre les mains de l'Autriche, et ce ne fut qu'avec ses propres deniers que la ville se racheta enfin l'an 1415, après avoir servi de nantissement pendant quatre-vingt-cinq ans ; par le même moyen elle agrandit son territoire. Dans la suite l'Autriche attenta encore à son indépendance : des gentilshommes voisins la tourmentèrent ; mais, en contractant des alliances avec les cantons libres, elle garantit sa propre liberté : cependant ce ne fut qu'en 1501 que Schaffhouse entra dans la ligue suisse. L'introduction de la réforme religieuse y causa long-temps des troubles ; ce n'est pas que les citoyens ne fussent très-disposés à adopter un changement qui leur assurait la liberté religieuse; mais le gouvernement et la noblesse s'opposaient

opiniâtrément à cette innovation. La volonté générale finit pourtant par triompher, et vers le milieu du seizième siècle la révolution religieuse fut achevée ; comme le petit conseil avait empiété sur les droits de la bourgeoisie, le bon sens des Suisses sentit le besoin de revoir aussi leur constitution, et cette seconde réforme s'opéra vers la fin du siècle suivant, après une longue résistance des petits conseillers. C'était probablement pour avoir donné naissance à l'existence politique du canton que la ville de Schaffhouse s'attribuait le droit de le gouverner ; jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les bourgeois de cette ville seule entraient dans les premiers corps de l'état, à l'exclusion totale du reste de la population. Un seul village, celui de Wilchingen, osa, il y a un siècle, résister aux prétentions de la ville ; il soutint sa petite insurrection pendant dix ans ;

au bout de ce temps, abandonné par la cour de Vienne, qui lui avait d'abord fait espérer des secours, il succomba, et apprit, à force de proscriptions et de confiscations, à se soumettre aux empiétemens des autorités de Schaffhouse. Ce siècle a vu naître un ordre de choses un peu plus équitable; la ville partage maintenant, peu généreusement il est vrai, le droit d'élection avec le canton; en sorte qu'elle nomme à peu près autant de membres du grand conseil que les communes ou tribus cantonnales, quoique la population de la ville ne soit que le cinquième de celle de tout le pays, qui est de trente mille âmes. Cette répartition n'est pas juste; apparemment c'est par là que la ville a voulu faire souvenir à jamais au canton qu'il lui doit son existence. Il est divisé en vingt-quatre tribus, dont la moitié composent la ville seule. Le grand et le petit conseil consistent ensemble en soixante-

quatorze membres : chacune des douze tribus de la ville de Schaffhouse nomme quatre membres du grand conseil; tandis qu'à l'exception de la ville de Stein, qui en élit aussi quatre, chacune des onze autres tribus n'en nomme que deux, savoir : un membre direct et un membre indirect, pris dans une commune quelconque du canton. Pour être éligible, il suffit d'être inscrit dans les tribus de la ville, ou d'être citoyen. Quant au petit conseil, composé de vingt-six membres, les douze tribus de la ville de Schaffhouse et la ville de Stein y nomment chacune un membre, ce qui fait la moitié du conseil; l'autre moitié est nommée en partie par le grand conseil, et en partie par les deux conseils à la fois qui élisent aussi les deux bourguemestres. Les membres des deux conseils se renouvellent tous les quatre ans. Au premier dimanche après la Chandeleur, les vingt-quatre tribus

s'assemblent chacune à part, pour rédiger les propositions ou demandes qu'elles pourraient avoir à adresser au gouvernement. On peut voir par cette constitution que les tribus communales ne nomment qu'une partie des représentans, et sont entièrement exclues du droit de composer le petit conseil.

Le privilége réservé à la bourgeoisie est d'autant plus important, que le petit conseil est non-seulement chargé du gouvernement et de la nomination aux places, mais fait encore les fonctions de tribunal d'appel ; ce qui met en quelque sorte à sa disposition la vie et la fortune des citoyens. Cette disposition vicieuse n'est pas du moins rendue pire par la complication du mode d'élection, comme dans d'autres cantons. D'après la constitution, la faculté est laissée aussi aux tribus de réclamer contre les dispositions législatives, et les deux conseils doivent s'occuper dans

ce cas de la réclamation. Cependant, comme le petit conseil décide en dernier lieu, il se gardera bien de faire des réformes qui modifieraient son existence et son pouvoir.

La ville de Schaffhouse, agréablement située, est mal bâtie, renfermant des rues irrégulières, et beaucoup de vieilles maisons, barbouillées à leur façade de mauvaises peintures et d'inscriptions qui ne valent guère mieux. Dans ce siècle, la ville a pourtant pris un aspect plus riant; elle a été embellie aussi d'une promenade charmante auprès du Rhin. En 1758, un charpentier d'Appenzel, nommé Grubemann, s'était chargé de remplacer d'une manière plus solide les ponts de pierre que la rapidité du courant avait entraînés; il voulait faire son pont de bois d'une seule arche, quoique le Rhin ait quatre cents pieds de large. Les magistrats de Schaffhouse l'avaient obligé d'appuyer la construction sur

un massif de pierre qui était resté au milieu du fleuve : l'ouvrage du charpentier parut en effet s'y appuyer; mais on prétend que ce n'était qu'une apparence trompeuse, et que le pont n'avait d'autres appuis réels que ses deux extrémités. Malheureusement ce pont fut détruit dans les guerres de la révolution, et il ne s'est trouvé ni charpentier capable de le rétablir, ni municipalité assez riche pour en faire les frais. Grubemann était un de ces hommes étonnans qui révèlent de temps à autre en Suisse leur génie pour les arts, par des chefs-d'œuvre. Il n'avait pas plus appris son métier que son frère; cependant ces deux hommes construisirent, avec le plus grand art, trois ponts, l'un à Schaffhouse, l'autre auprès de Reichenau, chez les Grisons, et le troisième au couvent de Wettingen, sur le Limmat. Par une fatalité, ces trois ouvrages curieux furent tous

brûlés pendant la guerre, dans les années 1798 et 1799. Schaffhouse a une petite institution pour les aveugles; elle subsiste de la charité des particuliers; on sollicite surtout la générosité des voyageurs riches qui traversent la ville pour aller voir la chute du Rhin; il est beau de la part de ceux qui vont admirer un spectacle magnifique de la nature, de laisser quelque indemnité à des malheureux qui n'en pourront jamais jouir.

Pour l'instruction publique, Schaffhouse a un gymnase ou lycée, un collége d'humanités, et une bibliothèque qui a été augmentée de celle du célèbre historien suisse, Jean de Müller, le plus profond écrivain à qui Schaffhouse ait donné naissance. Cet homme célèbre, qui mourut ministre d'état du roi de Westphalie, avait commencé sa carrière littéraire par être professeur et bibliothécaire dans sa ville natale. Il

plaisante, dans ses lettres familières déposées à Schaffhouse, sur ces petites charges, ainsi que sur ses études au gymnase, où il avait été le seul écolier de sept professeurs.

Le clergé protestant de cette ville possède aussi une bibliothèque bien fournie pour la partie théologique. Des particuliers font des collections intéressantes d'histoire naturelle.

Le commerce de la ville est beaucoup favorisé par sa position sur le Rhin, et par le voisinage de l'Allemagne méridionale, avec laquelle elle communique par le lac de Constance. Aussi sert-elle, depuis très-long-temps, d'entrepôt pour les marchandises et denrées qui, de l'Allemagne, passent en Suisse, en France et en Italie, ou réciproquement. La nécessité de débarquer celles qui doivent descendre le Rhin, à cause des rochers qui hérissent son lit, et de sa cataracte, donne lieu à une occupation qui fait

vivre un grand nombre d'habitans de la ville et des environs.

Le canton produit plus de grains et de vin qu'il n'en faut pour la consommation ; l'excédant s'exporte en grande partie par Schaffhouse, ainsi que le minérai de fer qui abonde dans les collines calcaires, comme le gypse dans les roches sablonneuses, et le kirsch distillé auprès des bois de mérisiers qui couvrent une partie des communes. Des vignes tapissent presque tous les coteaux de ce canton, où la plus haute montagne, *le* Randenberg, ne dépasse pas une élévation de mille pieds ; ainsi les deux principales boissons du pays, le vin et le kirsch, auxquelles on pourrait joindre le cidre, sont des productions indigènes.

Schaffhouse possède aussi un petit nombre de fabriques, entre autres une où M. Fischer emploie un procédé d'après lequel il fournit un acier égal, dit-on, au meilleur acier anglais.

Le Randenberg, qui s'élève dans le district de Schaffhouse, est intéressant, non-seulement par sa hauteur relative, mais aussi par ses minéraux et végétaux. Il renferme beaucoup de coquillages fossiles, et produit des plantes rares, entre autres de belles gentianes. Au pied de cette montagne on trouve plusieurs communes où fleurit l'agriculture.

Stein, la seconde ville du canton, située, ainsi que Schaffhouse, sur le Rhin, profite, comme le chef-lieu, de cette position pour son commerce d'expédition, surtout en vins destinés pour la Souabe. Elle a un grand pont de bois sur ce fleuve; les bords du Rhin présentent un mélange agréable de champs, de vignes, de vergers. Le bourg de Ramsen est le seul endroit du canton où il y ait une paroisse catholique. A Wisholz, on trouve dans la terre du succin fossile.

Le district de Stein est entièrement

séparé du reste du canton ; il faut descendre le Rhin ou traverser le territoire wurtembergeois, pour arriver de Stein au chef-lieu. Outre les deux villes que je viens de nommer, il n'y en a plus d'autres, si ce n'est la très-petite ville de Neukirch sur la route de Bâle et auprès du mont Hemnig, où l'on a ouvert une mine de fer.

Schleithein, bourg situé auprès de la petite rivière de Wutach, récolte beaucoup de grains, et exploite des carrières de gypse qui y sont abondantes; on trouve quelquefois dans ce gypse des morceaux d'albâtre. Les environs présentent aussi des carrières de pierres de taille et de pierres meulières.

Les deux villages Haut et Bas-Hallau font une ample récolte de grains; c'est à Beringen que la distillation des merises est la plus active et donne le meilleur *kirsch* du canton. Le vin y est également bon.

Le gros bourg de Gœchlingen est situé sur un terrein où l'on a trouvé des couches de charbon de terre. Mais elles sont trop peu profondes pour valoir la peine et les frais de l'exploitation. Au village d'Osterfingen coule une source d'eau minérale qui a quelque réputation dans le pays.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE VOLUME.

